Historique du 7e Régiment Territorial d'Infanterie.
Librairie Chapelot - Paris
numérisation : P. Chagnoux -2013

Titre : **7e REGIMENT D'INFANTERIE TERRITORIALE** **HISTORIQUE** **1914-1919**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **B.D.I.C.**
Référence : **LIBRAIRIE CHAPELOT - PARIS**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **2013**

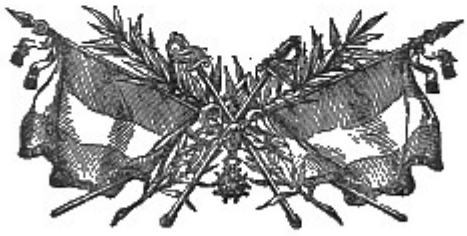
Ancestramil

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE

DU

7e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE



LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS

Historique du 7e Régiment Territorial d'Infanterie.
Librairie Chapelot - Paris
numérisation : P. Chagnoux -2013

AVANT-PROPOS

———

Écrire l'historique d'un régiment territorial...

Nos jeunes camarades de l'active qui se sont taillé au cours de cette guerre une immense part de gloire, ne trouveront-ils point ce projet un peu immodeste ?

Nous ne le pensons pas.

Pour moins brillant qu'il ait été par rapport au leur, le rôle rempli par ceux qu'on a ironiquement appelés les « Terribles » n'en reste pas moins digne d'être retracé.

Ceux-là qui, ayant dépassé la quarantaine, commerçants établis, industriels prospères, titulaires de professions libérales, ou plus simplement employés, ouvriers de l'usine ou du sol, les cheveux grisonnants, portant sur leurs épaules le poids d'une existence de labeur et de lutte, se sont levés le 2 août 1914 pour répondre : « Présent ! » à l'ordre de mobilisation ; puis abandonnant leur nichée, leur travail ou leurs affaires pour courir où les appelait le Devoir, ont consenti durant cinq années à redevenir robustes et entraînés... pour la bonne cause, ont subi fatigues disproportionnées à leur vigueur, nuits de veille en secteur, intempéries, bains de pied de huit jours dans les tranchées ; se muant aussi bien sur un ordre en terrassiers ou en poseurs de rails, suivant les nécessités de la stratégie ; se livrant entre temps, aux jours sombres d'avril, mai et juin 1916, à ce sport infernal qu'était le ravitaillement en eau, vivres et cartouches des défenseurs de Douaumont et de Vaux, accomplissant cette corvée tragique à laquelle l'active préférait les risques d'une attaque en règle, et offrant alors cette sublime particularité d'être des combattants sans armes et de recevoir les coups sans pouvoir les rendre ; ailleurs, restant jusqu'à cent-sept jours d'affilée en ligne sous prétexte qu'il ne s'agissait que de défensive et, descendus au repos pour six jours, trouvaient le moyen d'organiser pendant ce temps la position de résistance, prouvant par là-même la leur ; ceux-là qui, ballottés de Nieuport à la Suisse, mis à toutes les sauces, grognant parfois un peu, mais marchant toujours, et disciplinés comme quatre, collectionnant les services loyaux sinon les actions d'éclat et, pour cette raison, n'arrivant pas toujours, après cinquante-quatre mois de campagne, à décrocher une simple citation à l'ordre du régiment ; ceux-là, pensons-nous, ont peut-être un peu droit aussi, à ce qu'on songe à écrire leur historique !

Au reste, le haut commandement a prescrit que chaque corps établirait le sien, et nous avons accepté, suivant un engagement pris jadis vis-à-vis de nos chefs, de colliger les faits de guerre du 7e régiment territorial d'infanterie, oh ! trop sommairement sans doute, parce que les limites de ces sortes de travaux sont fixées d'avance et qu'elles laissent fort peu de place au développement.

N'importe.

Archives Numériques

Historique du 7e Régiment Territorial d'Infanterie.
Librairie Chapelot - Paris
numérisation : P. Chagnoux -2013

Ce travail, nous le dédions, tel qu'il est, à la mémoire de nos morts, dont le sacrifice permit à ***la*** *France de triompher ; Puis à la mémoire de nos anciens compagnons d'armes, soldats conscients, zélés toujours, admirables souvent, qui nous ont, sans le marchander, apporté leur concours entier dans la grande guerre de revanche et qui, une fois l'ordre de démobilisation venu, se sont retirés sans esbroufe, comme de bons ouvriers qu'on remercie, ont rejoint leur foyer où nombre d'entre eux avaient un toit à rebâtir, une situation à refaire, des pertes matérielles à réparer, souvent aussi des plaies morales à cautériser, tout cela sans songer même à se demander si le pays pouvait leur devoir quelque chose.*

Dans cette lutte immense d'août 1914 à novembre 1918 où la France, pour ne pas périr, devait jeter tous ses fils de 18 à 50 ans, si bien que sur les champs de bataille, parfois voisinèrent la barbe grise du papa avec la joue rose et imberbe de l'enfant, nos territoriaux, personne d'ailleurs ne songe à le contester, ont rempli une mission franchement indispensable bien qu'un peu dépourvue d'éclat ; ils ont été, où que ce fût, comme combattants ou comme travailleurs, les auxiliaires impérieusement nécessaires aux troupes de l'active, ainsi qu'une réserve de bonne volonté toujours disposée à s'employer ; et si les lauriers, à l'heure de la victoire, ont un peu négligé leurs fronts ridés et chenus, nos braves « Terribles », sans rancœur, ont fort bien compris que, puisque la gloire est femme, ses faveurs devaient tout naturellement aller aux jeunes...

Ancestramil

Historique du 7e Régiment Territorial d'Infanterie.
Librairie Chapelot - Paris
numérisation : P. Chagnoux -2013

FAITS DE GUERRE

du

7e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE

1914

La mobilisation. — Campagne de Paris. — La Marne. — La course à la mer. — Affaires de Douai, Lille. — Organisation du camp retranché de Calais.

La déclaration de guerre et la brutale agression de l'Allemagne n'ont pas surpris nos vaillantes populations de l'Artois, du Calaisis et du Boulonnais. Les anciens du 1er corps d'armée, et plus spécialement du 8e régiment d'infanterie, n'hésitent pas à abandonner leurs foyers pour répondre joyeusement à l'appel du pays.

Ils gagnent avec enthousiasme les centres divers qui leur ont été respectivement fixés par l'ordre de mobilisation ; les uns se dirigent sur Saint-Omer, tandis que leurs camarades rejoignent Calais et Boulogne-sur-Mer.

Dès le 5 août, le 7e territorial d'infanterie se trouvait mobilisé.

Il était constitué à quatre bataillons, dont trois à Calais avec l'état-major, et un à Boulogne-sur-Mer et réunis sous le commandement du lieutenant-colonel **GÉNIN**.

Les trois bataillons de Calais, comportant un effectif de 183 sous-officiers et de 2.960 caporaux et soldats, sont immédiatement répartis à Calais et dans les environs avec mission d'organiser et d'assurer la défense du camp retranché.

Avec quelle ardeur alors nos territoriaux manient la pioche et la pelle, secondent dans la réalisation du plan de défense les cadres du génie !

Le 27 août 1914, un ordre ministériel appelait à Paris le 3e bataillon qui avait, pour Boulogne-sur-Mer, fait le même travail que les bataillons de Calais pour cette dernière ville. Sous les ordres du commandant **HURET**, les six compagnies formant un effectif de 16 officiers et 1.632 hommes sont dirigées sur le Bourget et mises à la disposition du lieutenant-colonel du 77e territorial (172e brigade, 86e division territoriale).

Elles sont réparties dans les forts de Cormeilles, Domont, Montlignon et Montmorency. Deux compagnies sont ensuite détachées au Luat et chargées de la mise en état de défense du château,

Ancestrami

sous la direction du lieutenant-colonel commandant le 72e territorial.

Les mitrailleurs se rendaient à Ézanville et occupaient ensuite les côtes 104 et 86, à l'ouest de Moisselles.

L'ennemi étant signalé comme passant l'Oise à Beaumont, une nouvelle répartition est imposée aux compagnies qui viennent occuper les forts de Stains, Écouen, Noisy-le-Sec et Romainville.

Le 8 octobre 1914, elles sont relevées et rejoignent Calais où elles sont préposées à la garde du 1er secteur du camp retranché, après avoir toutefois détaché une compagnie à Boulogne-sur-Mer et une autre à Saint-Pol.

Et la fierté de nos excellents camarades du 3e bataillon fut d'avoir failli être les défenseurs de Paris ; de fait, cela n'avait tenu qu'à un fil.

La Marne.

La nouvelle de la grande victoire donne raison à notre optimisme ; enfin on les tient.

Mais voici la course à la mer.

Trouvant la route barrée au sud, le boche se redressera et poussera au nord-ouest, vers Calais et Dunkerque qu'il a, dans sa conviction de l'emporter une victoire rapide, lourdement négligées tout d'abord.

Y parviendra-t-il ? L'heure est grave.

Il faut que les armées alliées gagnent de vitesse sur les armées germaniques, et comme ce résultat est problématique, il convient sans plus tarder de placer au nord, entre notre aile gauche et la mer, un rideau de troupes pour donner à l'ennemi l'illusion que nous y sommes déjà avec toutes nos forces. On ne saurait trop admirer, en l'occurrence, la clairvoyance de notre commandement.

C'est à nos territoriaux qu'il appartiendra d'être ce rideau : glorieux sacrifice dont on ne saurait trop les remercier.

De fait, le 25 septembre 1914, un bataillon de marche avait été formé à Calais. Un premier détachement, comprenant la 1re et la 2e compagnies, avec la première section de mitrailleuses, est dirigé avec des éléments du 5e territorial, sur Douai, sous le commandement du chef de bataillon **BRICOUT**, du 7e.

Il prend part aux combats de septembre et d'octobre, devant Douai, à Hénin-Liétard et à Beaumont et est capturé presque en entier par un ennemi infiniment supérieur en nombre.

Le 27 septembre 1914, les deux autres compagnies du bataillon de marche (6e et 7e) partent sur Tournai avec la deuxième section de mitrailleuses, sous le commandement du chef de bataillon **CARON**, du 5e territorial, et participent aux combats livrés au nord de Lille, notamment à Lesquin.

Ces deux détachements ont été particulièrement éprouvés, à telle enseigne qu'à la date du 25 mars 1915 le régiment ne comportait plus en réalité que trois bataillons pour assurer la défense du camp retranché de Calais, mission qu'il a d'ailleurs remplie sans faiblesse jusqu'au 20 août 1915.

Ajoutons qu'au moment de la course à la mer, une compagnie cycliste, formée à Calais, avait poussé

des pointes dangereuses jusqu'à Hazebrouck, où l'ennemi avait envoyé des éléments légers.

Ajoutons encore qu'une mission avait été confiée à cette époque au sous-lieutenant **PELLIÉ** qui, avec sa section, devait, sous le canon ennemi, vers Brébières, protéger le débarquement de nos troupes d'active.

Signalons enfin une mission extrêmement périlleuse confiée à la 1re compagnie, sous le commandement du sous-lieutenant **LEFEUNTEUN**, vers Arras, mission qui fut également parfaitement remplie.

1915

Notre première campagne en Belgique. — Le colonel RICHARD remplace le colonel GÉNIN.

Nous voici en 1915, au 20 août ; le 7e reçoit l'ordre de se porter, par voie ferrée, sur Dunkerque, pour être dirigé ensuite sur Coxyde et Oostdunkerke-Bains (Belgique) où il doit assurer la relève du 16e territorial qui tient les tranchées dans le secteur nord de la défense de Nieuport.

Débarquement à Dunkerque, déjà affreusement démoli par le tir du canon allemand de Dixmude, puis le régiment, qui ne prendra définitivement que le lendemain la route de la Belgique, gagne ses cantonnements. De Téteghem, qui était le nôtre, nous repartions dès l'aube et, après une marche fatigante, nous arrivions à Oostdunkerke-Bains et campions provisoirement dans l'église, afin de cacher notre arrivée aux avions boches.

Puis, tout aussitôt, un ordre arrive : nous montons en ligne le soir même.

Soit. Pour notre part, nous ne dédaignons point ces prises de contact rapides qui enlèvent à l'homme toute possibilité de réflexion et le laissent face à face avec ses seuls devoirs et ses responsabilités.

Le secteur est calme, avait-on dit, et ça marchera quand même !

Un bataillon prend position sur la rive droite de l'Yser, à l'Éclusette, au Château-d'Eau, aux Trois-Dunes et au Phare, assurant avec le 4e régiment de zouaves et le 8e tirailleurs le service de la première ligne.

Un deuxième bataillon se porte sur la deuxième ligne, rive gauche de l'Yser, à Groenendyck et à Nieuport-Bains.

Le troisième enfin cantonne à Oostdunkerke-Bains et recevra dans la suite mission d'organiser la troisième position, devant Coxyde-Bains et d'assurer la défense du front de mer.

L'ordre de relève prévoit un mouvement des bataillons tous les quatre jours.

Au nord de l'Yser, compagnies et mitrailleurs fraternisent avec le 4e régiment de zouaves, corps d'élite, alors commandé par le lieutenant-colonel **RICHAUX**.

Le 8 septembre, une nouvelle répartition assigne au régiment les emplacements en première ligne,

du Phare et du Château-d'Eau et ceux de Nieuport-Ville. C'est là que, pour la première fois, le 7e fraternise avec les fusiliers-marins et se trouve, comme eux, sous les ordres de l'amiral **RONARC'H**, l'immortel défenseur de Dixmude.

Le bataillon, au repos à Oostdunkerke-Bains, est chargé de la construction d'un camp qui reçoit dans la suite le nom de « Camp Adjudant-Lefebvre », et de l'organisation d'une route parallèle à la mer, reliant Oostdunkerke-Bains à Coxyde-Bains et qui devait permettre, en cas d'attaque, de diriger rapidement les réserves sur le front.

L'accomplissement de cette tâche vaut au régiment les premières félicitations du général **de GYVÈS**, commandant la 161e brigade. Elles sont portées, dans les termes suivants, le 23 octobre 1915, à la connaissance des bataillons par la voie de l'ordre :

*« Le général **de GYVÈS**, commandant la 161e brigade d'infanterie territoriale, a suivi avec le « plus grand intérêt l'aménagement du camp « Adjudant Lefebvre » par les divers bataillons du « 7e. Il félicite les officiers, sous-officiers et soldats de l'initiative intelligente dont ils ont fait « preuve pour joindre, dans leur installation, l'utilité à l'élégance ; l'hygiène sera certainement « assurée. Cette installation fait honneur au 7e, « aux sergents **RIGAUD** et **LEBLANC** qui en ont « été les principaux auteurs.*

« Signé : **De GYVÈS**. »

Et le colonel ajoute, joignant ses félicitations à celles du général :

« Le 7e a prouvé une fois encore qu'il se trouve à la hauteur de tous ses devoirs. »

Le courage et l'énergie, déployés par les troupes en secteur, n'échappent pas davantage au commandement et c'est dans ces termes que le général **de GYVÈS** s'adresse de nouveau au lieutenant-colonel **GÉNIN** au moment où, pour raisons de santé, ce dernier se trouve contraint de quitter son commandement :

« Au moment où votre état de santé vous force à quitter le front, je tiens à vous féliciter de la « manière dont le 7e s'est comporté depuis quatre mois. Arrivant pour la première fois et tenant « tout de suite les tranchées de première ligne, il y a donné rapidement les preuves d'une énergie, « d'un courage, d'une discipline dignes d'éloges, que des pertes relativement sérieuses n'ont fait « qu'accroître.

« Cette belle attitude du régiment est l'œuvre du chef de corps qui l'a commandé et lui a donné « l'exemple. Vous laissez à « votre successeur une troupe et des cadres sur lesquels il peut « compter entièrement.

« Signé : **De GYVÈS**. »

Ancestrain

Et le lieutenant-colonel **GÉNIN** d'ajouter :

« C'est à vous, mes braves territoriaux, que je dois ces éloges. Merci encore et adieu. Vive la France ! »

C'est ainsi qu'en quittant son commandement le 30 novembre, pour le passer au lieutenant-colonel **RICHARD**, ancien chef d'état-major de la 87e division territoriale, désigné pour lui succéder, le lieutenant-colonel pouvait déclarer dans un nouvel ordre du jour :

« En quittant les officiers et soldats du 7e, je me rappelle avec émotion les huit années de mon « commandement. J'ai pu apprécier toutes leurs qualités de travail, d'abnégation et de courage, « surtout dans les derniers mois passés sur le front. Sous une impulsion nouvelle, les territoriaux « du 7e continueront à faire preuve de leur valeur militaire et je lirai avec un affectueux intérêt, « les pages de leur histoire et de leurs succès. Officiers et soldats, je m'incline devant votre « drapeau et je vous dis au revoir. »

« Signé : **GÉNIN**. »

Un peu avant le départ du colonel **GÉNIN** avait lieu, dans les dunes voisines du camp Lefebvre, la remise de la Croix de Guerre au commandant **LOORIUS**, première citation à l'ordre de l'armée qu'ait obtenue le régiment.

Le 6 décembre, le lieutenant-colonel **RICHARD** prenait officiellement le commandement du 7e.

Le séjour en Belgique, du moins pour cette fois, tirait à sa fin; et comme événement à signaler, citons le terrible bombardement du secteur nord de Nieuport-Bains, le 24 janvier 1916, où, de l'avis du commandement, plus de vingt mille obus de tous calibres furent tirés par l'ennemi, préparation ou diversion que ne devait suivre qu'une attaque assez faible comme effectif, laquelle fut proprement repoussée par les zouaves du 4e et nos troupes, et grâce surtout à la présence d'esprit d'un sergent mitrailleur de l'active qui, malgré le total bouleversement des ouvrages et des défenseurs, installa une pièce sur le parapet et anéantit ainsi le gros de la reconnaissance boche.

Tout le secteur avait été remué et les entonnoirs étaient tangents ; comment nos braves compagnies **BONTE** et Paul **LOORIUS**, qui tenaient alors le secteur en question, purent-elles s'en tirer seulement avec quelques morts, c'est ce qu'on ne pourra jamais s'expliquer.

Le 12 février, le 1er bataillon (commandant **LOORIUS**) restait au camp Kuhn pour l'organisation de travaux de défense en 2e et 3e positions, les deux autres bataillons gagnaient la région de Calais et Saint-Omer avec mission de réaliser certains ouvrages de protection. Le 20 mars, six compagnies étaient dirigées sur Dunkerque, Malo-les-Bains et Bray-Dunes, pour assurer la défense et l'organisation de la digue et du front de mer. Deux compagnies sont, à cette époque, détachées à Oostdunkerke-Bains pour l'installation d'une grosse pièce de canon et exécuter divers travaux. Vers le même temps, le régiment reçoit un nouvel ordre qui lui est adressé par le général **d'URBAL**, commandant la Xe armée, pour le concours prêté par le détachement des mineurs du 7e opérant sur

le front de cette armée :

*« Le général commandant la Xe armée cite à l'ordre de l'armée le détachement des mineurs « territoriaux de la Xe armée. Sous le commandement du capitaine **DINOIRE**, a pris part à toutes « les opérations de guerre de mines menées sur le front de la Xe armée, depuis le 20 janvier 1915. « A coopéré d'une façon très efficace aux diverses attaques des divisions et des corps d'armée ; « travaillant constamment en première ligne dans des conditions souvent très périlleuses, « donnant aux formations d'active un haut exemple d'énergie et de bravoure.*

« Signé : **D'URBAL**. »

1916 - 1917

Campagne de Verdun, de la Somme. — Seconde campagne de Belgique (Saint-Georges). — Préparation de la grande offensive de 1917. — Le repli allemand. — Vers Chauny et Tergnier.

Puis, c'est **Verdun** !

L'angoisse du pays, à la suite des premiers succès de l'armée allemande, est fort compréhensible. Passeront-ils ? Le communiqué nous apporte chaque jour de graves nouvelles. L'attaque a été poussée à fond, tous moyens ont été employés pour la réussir.

L'héritier d'Allemagne va bientôt triomphalement annoncer la prise du fort de Douaumont « pierre angulaire du camp retranché de Verdun et du système défensif français ».

Notre régiment, après sa campagne de Belgique, est pour autant dire disponible. Il n'est pas douteux que le commandement en dispose pour le diriger sur notre forteresse de l'est où la besogne ne doit pas manquer.

En effet, le 7 avril 1916, le régiment est avisé téléphoniquement par le général-gouverneur de Dunkerque, qu'il ait à se tenir prêt à embarquer par voie ferrée dès le lever du soleil ; l'ordre est confirmé le lendemain et le mouvement s'opère le 9 avril. L'embarquement s'effectue aux bassins Freycinet, à Dunkerque, et le 10 avril, le régiment, au grand complet, débarque à Revigny et reçoit du général commandant la IIe armée, l'ordre de se porter par étapes, d'abord à Rembercourt-aux-Pots, puis à Saint-André et Osches, pour entrer dans le secteur du 20e corps (général **BALFOURIER**).

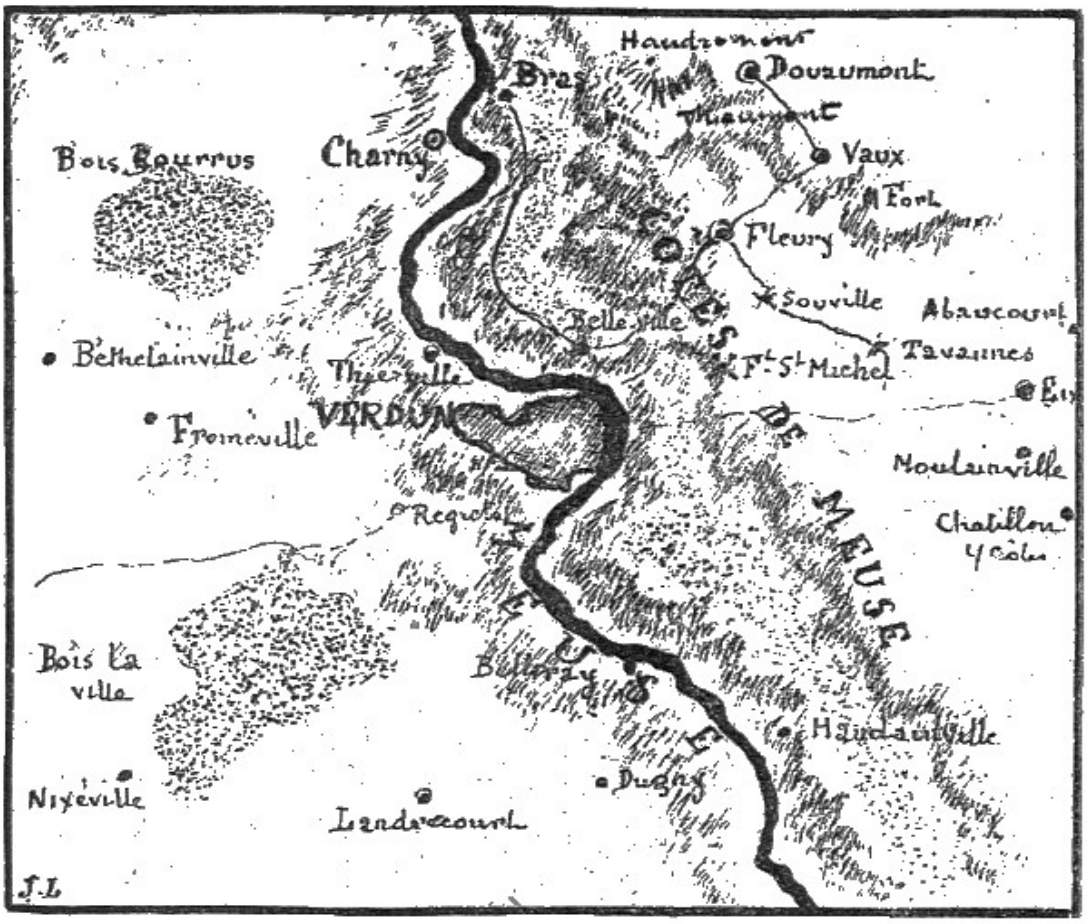
Le 14 avril, le régiment se trouvait réparti comme suit : le 1er bataillon, commandant **LOORIUS**, au groupement **ALBY**, cantonné au bois de Récicourt et à Clermont-en-Argonne ; il est chargé de la construction des lignes téléphoniques à proximité du bivouac.

Le 2e bataillon, commandant **DRUESNE**, à Montzéville, à la disposition de la 39e division, avec mission de continuer les boyaux sur les pentes nord de la cote 304 et de veiller à l'entretien de la

route de Montzéville à Esnes.

Le 3e bataillon, commandant **HURET**, avec l'état-major et les deux compagnies de mitrailleuses, capitaine **BÉCHOT** et lieutenant **SAINTIVE**, sont au bivouac à la lisière sud du bois de Béthelainville. Les compagnies sont chargées des travaux de défense de la cote 304, aux ordres du génie de l'armée, et de la manutention des munitions au dépôt de Dombasle.

Le 19 avril, ordre est donné de se porter le 21 au bois de Brocourt et au bois de Saint-Pierre, où le régiment bivouaque sous la pluie, puis à Belleray, le 22, aux ordres du général **NIVELLE**.



VERDUN.

Le 1er bataillon seul se rend aux casernes Bévaux et se met à la disposition de la 4e division (groupement **NIVELLE**) pour les travaux aux environs du fort de Souville.

Le 25 avril, le bataillon **DRUESNE** quitte Belleray pour gagner le tunnel de Tavannes, à la disposition de la 6e division, pendant que le bataillon **HURET** est dirigé sur Belrupt à la disposition de la 27e division et détache une compagnie à Eix.

Les compagnies de mitrailleuses, la compagnie hors-rang et l'état-major cantonnent au Faubourg-

Pavé.

A cette même date, le commandant **DRUESNE**, ancien officier d'active, commandant le 2e bataillon, est désigné pour prendre le commandement du fort de Vaux, mission qu'il remplit jusqu'à la relève de son bataillon du tunnel.

Ceci se passait quelques jours avant que le commandant **RAYNAL**, à son tour, vînt commander ce fort dont la résistance est une des plus belles pages de la guerre. Tout commentaire de la mission du commandant **DRUESNE** serait inopportun. Dans son « Enfer », Dante n'avait évidemment pu encore prévoir Vaux.

Le commandant **DRUESNE** avait passé provisoirement son commandement au capitaine **DUTHOIT**. C'est sous l'impulsion de cet officier que le 2e bataillon procédera, par la suite, à l'organisation de la ligne intermédiaire vers Fleury et aux abords du fort de Souville, en plein terrain découvert où tout mouvement était repéré par le boche des hauteurs de Douaumont.

Nous reviendrons un peu plus loin sur cette ligne intermédiaire, en laquelle le haut commandement, au plus fort de la poussée allemande, mit tous ses espoirs et toute sa confiance.

Le 26 avril, les deux compagnies de mitrailleuses sont mises à la disposition du colonel du 26e territorial avec ordre de compléter la garnison de sûreté de la ligne intermédiaire et d'assurer l'assainissement du champ de bataille.

Au 1er bataillon incombe le transport chaque nuit du matériel et des munitions du fort de Souville aux divers postes de commandement de première ligne vers Fleury et Douaumont ainsi que l'accomplissement du travail de réfection des routes aux abords du fort de Souville.

Au 2e bataillon revient l'entretien de la route de la ferme Bellevue à Vaux et l'embranchement de Souville, communément appelé la « Fourche ». Les compagnies sont d'ailleurs à la disposition du génie pour le transport du matériel du tunnel de Tavannes vers les lignes, et l'exécution de travaux de terrassement dans les boyaux reliant les forts de Tavannes et de Vaux.

Le 3e bataillon, enfin, est chargé des travaux au fort de Belrupt et de l'approfondissement et de l'entretien de divers boyaux intéressant les batteries d'Eix et du Mardi-Gras, à la lisière du bois des Jacobins.

Le 10 mai, le 2e bataillon est relevé du tunnel de Tavannes par un bataillon du 5e territorial, relevé lui-même le 13 mai par le 1er bataillon du 7e, lequel passe à la disposition du général commandant la 14e division et fournit la garnison de sûreté de la ligne intermédiaire dans la zone du secteur centre.

Le 26 mai, le 3e bataillon, cantonné à Belrupt, relève à son tour, au tunnel de Tavannes, le 1er bataillon qui reprend son cantonnement.

Le 27 mai, le lieutenant-colonel **RICHARD** est chargé de la défense de la position intermédiaire dans le front qui se trouve réparti en deux secteurs, devant Souville et devant Tavannes, 120 mètres sud de la Fontaine-de-Tavannes, à la lisière ouest de Fleury-devant-Douaumont. Il a à sa disposition les trois bataillons du 7e et les deux compagnies de mitrailleuses, ainsi que les compagnies de mitrailleuses des 26e et 6e régiments territoriaux. Le P. C. se trouve au Faubourg-Pavé.

Ces quelques lignes de notre journal de marche sont, à la vérité, assez peu éloquentes par elles-mêmes. La ligne intermédiaire que les journaux de l'époque représentaient par un gros trait noir sur leur plan d'opérations et qui, partant, sur la carte, de la route d'Étain, coupait la route de Vaux environ à hauteur de la batterie de l'Hôpital, pour suivre au nord de Souville, la route de

contrescarpe jusqu'à la Chapelle-Sainte-Fine et Fleury, c'était, en réalité, une ligne imaginaire à l'époque dont nous parlons.

En de rares endroits sur le terrain, ne figurait, quand les sections de mitrailleuses y furent appelées, et plus tard les compagnies, qu'un simple piquetage. Or, le sol de la Meuse est rocailleux, extrêmement dur à travailler et nos hommes mirent, en employant tous leurs efforts, quatre jours pour réaliser leurs abris individuels, qu'au prix d'un nouveau travail acharné, ils purent par la suite relier par un boyau, obtenant ainsi, par endroits, une ligne presque continue.

La création de la ligne intermédiaire de Verdun fut donc l'œuvre vraiment exclusive des territoriaux du 7e.

Comme les arbres, en cette période printanière même, étaient dépourvus de feuilles pour la raison que les rafales de mitraille les déchiquetaient et que les gaz asphyxiants d'ailleurs étendaient leurs ravages aux frondaisons elles-mêmes, nos poilus ne disposaient d'aucun écran contre l'œil inquisiteur de l'avion boche ; et c'est dans ces trous imparfaits, sous une voûte de terre insignifiante qu'ils vivaient leurs jours fragiles, exposés chaque seconde aux obus innombrables.

« Gloire à vous, défenseurs de la ligne intermédiaire de Verdun ! »

L'énumération sèche des faits du 7e dans ce secteur infernal de Verdun, et dont nous ne venons de donner qu'un court aperçu, suffirait pour que le lecteur, connaissant l'endroit, ait une idée précise du courage que durent déployer nos braves gars du Nord pour tenir près de quatre mois en deux séjours dans cette région titanique.

Et que dira-t-on des hommes des compagnies qui ont, aux plus sombres heures de la lutte, ravitaillé en eau, vivres, cartouches, torpilles, grenades, fil de fer, les défenseurs de la première ligne, opération qui suivait la fortune de nos armes et qui se modifiait à chaque instant, à raison du recul de nos héroïques troupes de l'active attaquées sans répit par des forces bien supérieures en nombre ?

Comme ces corvées se faisaient de nuit, dans un terrain retourné par les obus lourds et sous des feux de barrage incessants, on voit d'ici les difficultés que rencontraient nos officiers et leurs hommes pour reconnaître leur route, retrouver leur itinéraire. La moindre imprudence les eût menés chez les boches.

A la guerre, il faut non seulement tenir, mais il convient aussi de manger et surtout de boire et de pouvoir renouveler ses projectiles. Or, que serait-il arrivé si nos troupes de l'active n'avaient point reçu en temps voulu, de l'arrière, le pain indispensable, l'eau et le pinard plus indispensables encore, et ces précieuses cartouches, ces torpilles, ces grenades qui leur permettaient de résister ?

Nous pouvons donc reprendre ici, d'une manière toute particulière et en y insistant, notre affirmation de l'avant-propos : « Les territoriaux ont été, au cours de cette guerre, et où que ce fût, les indispensables auxiliaires de l'active. »

Mais n'est-il pas normal qu'une besogne aussi gigantesque que la défense de Verdun ait dû solliciter l'énergie de deux catégories d'ouvriers : les combattants sublimes et les travailleurs inflexibles ?

De quel cantonnement paradisiaque disposaient donc vos poilus nous demandera-t-on, lorsqu'ils descendaient, un peu moins nombreux que lorsqu'ils étaient partis, de cet enfer, pour se retremper en vue de la corvée du lendemain ?

Du tunnel de Tavannes, bien sûr.

Du tunnel de Tavannes où l'on vivait, entassés par centaines, parmi l'urine, les déjections et la

vermine, sans air autre que celui, irrespirable et infect, qu'apportaient du dehors ces hommes rompus et surmenés qui, dans une atmosphère de terreur et de gaz nocifs, s'échappant d'un entonnoir pour tomber dans un autre, heurtant les cadavres dans la nuit et s'affalant parfois dessus en un baiser imprévu et horrible, venaient de remplir une mission aussi pénible et aussi sainte qu'un calvaire...

Tout se confondait d'ailleurs dans ce tunnel, du général de division au poilu de deuxième classe. Oh ! Combien ces fraternités profondes, égalitaires, insoucieuses des grades et de l'échelle hiérarchique, sont réconfortantes dans ces heures-là. Cette cohésion totale, cette entente fraternelle parfaite ne devait pas être un des moindres facteurs du succès final ; d'autant qu'elle réalisait ce miracle de laisser cependant tout le monde à sa place : le chef continuait d'ordonner et le soldat continuait d'obéir.

Puis, c'est l'époque des alertes. La poussée allemande sur Vaux redouble de vigueur, les soldats du Kronprinz enlevèrent le morceau le 7 juin 1916, comme chacun sait. Le moment est critique et nos territoriaux, après les durs coups de collier comme travailleurs, se transformeront en combattants, ils quitteront les corvées pour occuper la ligne de résistance.

Le 1er juin, chaque bataillon reçoit l'ordre de prendre ses emplacements de combat ; le P. C. du colonel **RICHARD** est installé dans la carrière au nord du Cabaret-Ferme, le 2e bataillon devant le fort de Souville et le 1er bataillon en réserve dans les carrières Marceau. Les compagnies de mitrailleuses, de tout leur effectif disponible, renforcent leurs sections occupant déjà la ligne intermédiaire au sud du tunnel de Tavannes, devant la redoute de la Laufée. Les positions sont prises en plein après-midi, par une pluie torrentielle, mais l'averse de fer est plus redoutable.

Les obus pleuvent sur nos unités qui vont ainsi rester en ligne plusieurs jours de suite, tant la menace germanique est impétueuse et particulièrement en direction du fort de Vaux. L'alerte est, en effet, maintenue et le lieutenant-colonel **RICHARD** reçoit, le 2 juin, l'ordre d'organiser à fond la position intermédiaire, certaines rectifications ayant été prescrites par le général commandant le groupement **LEBRUN**.

Ces rectifications portent sur le front, entre le fort de Tavannes et le village de Fleury inclus, puisqu'il devient raisonnable de craindre qu'une fois maître du fort de Vaux, encerclé et ne communiquant plus avec l'arrière que par pigeons voyageurs, le boche reporte ses coups de boutoir en direction Tavannes - Souville. Notre colonel dispose, en dehors des effectifs du régiment, de dix compagnies du 26e territorial, des compagnies du génie 14/1, 13/13, 13/63, 18/3, 18/4 et des compagnies de mitrailleuses du 5e territorial, du 110e territorial, du 50e territorial et du 6e territorial.

Notre chef de corps doit d'avoir rempli cette mission délicate et ce commandement important au fait qu'il possède le brevet d'état-major et qu'il a servi autrefois à Verdun comme officier de chasseurs à pied et comme officier à l'état-major. Durant douze jours, aussi surmené que ses troupes, dans son installation si précaire des carrières du Cabaret-Ferme, il dirigea les opérations avec son calme bien connu et sa science consommée. Nous pûmes le voir, pendant ces jours terribles et son accueil, qui ne souffrait d'aucune manière du caractère critique de la situation, fut aussi charmant que si nous nous étions trouvés, après la peine, dans un de ces cantonnements de repos qui ont été, en quelque sorte pour nous, comme des oasis sur l'âpre chemin des champs de bataille.

Un détail qui indiquera que l'ennemi se livrait à un assaut qu'il jugeait décisif, c'est qu'il bombardait les forts et notamment Tavannes à coups de 420 ; il en tomba ces jours-là près d'une trentaine rien que sur Tavannes, qui ne parvinrent d'ailleurs pas à réduire les casemates principales où se trouvaient les états-majors et les centaines de blessés qui y avaient été transportés.

Le 5 juin, le lieutenant-colonel du 7e reçoit confirmation nouvelle de sa mission pour l'exécution des travaux et la répartition des troupes sur la position intermédiaire, dans le secteur de Souville. Il dispose, à cet effet, de deux bataillons du 5e territorial, des compagnies de mitrailleuses des 5e et 110e territoriaux, de deux bataillons d'active et de la compagnie 18/3 du génie.

Nos compagnies de mitrailleuses, qui avaient été relevées pour vingt-quatre heures, remontent en ligne. Le lieutenant-colonel **TAHON**, ancien chef de bataillon au détachement du 8e à Calais, commande le sous-secteur de la Laufée. A un moment, il signale au lieutenant commandant les sections de mitrailleuses du 7e que les boches, dépassant Vaux, s'avancent vers la redoute, et lui prescrit de mettre ses pièces en batterie. Ce qui est fait de suite. Nos équipes de tir, aussi calmes qu'à l'exercice malgré les obus lacrymogènes, braquent à ciel ouvert toutes leurs pièces sur le boyau de la Laufée, tout en surveillant la crête que domine la redoute.

La nuit qui vient met un terme à l'avance ennemie.

Enfin, le fort de Vaux est tombé aux mains de l'ennemi qui, après ce succès si chèrement acheté, ralentit son effort, reconstitue ses forces et moyens. Les deux bataillons du 7e sont relevés et vont cantonner dans les péniches sur le canal latéral à la Meuse, ce pendant que le 1er bataillon continue à fournir les effectifs nécessaires aux corvées de transport d'eau, de vivres et de munitions à Souville.

Nous connaissons le travail et il nous paraît inutile d'y revenir.

Il convient cependant d'ajouter qu'en dehors de ce genre de corvées, nos compagnies étaient parfois mandées pour relever les morts, lugubre besogne pour laquelle les équipes de brancardiers divisionnaires n'étaient pas toujours suffisantes. Quant aux mitrailleurs, leur repos était, durant tout le séjour à Verdun, agrémenté de l'enfouissement des chevaux tués, en quelque lieu qu'ils se trouvassent, sur les routes, vers Bellevue et Tavannes et vers Marceau, même au delà vers la fourche, carrefour des routes de Souville et Vaux, bien connu des soldats de Verdun, ou bien à côté des batteries, suivant les indications avec topos, émanant des états-majors.

Par ordre du général commandant le groupement **PAULINIER**, du 17 juin, le régiment est groupé à Dugny et embarqué un peu plus tard, le 23, en autos à Nixeville, pour être conduit à Resson, près Bar-le-Duc, où il prendra un repos bien gagné, tout en demeurant à la disposition du groupement E.

Le départ de Dugny avait été d'ailleurs salué par une rafale des boches dans le village même, et cela avait causé au régiment de nouvelles pertes.

Nous devons ajouter, pour être exact, que le 7e n'était pas parti de Dugny au complet, car il restait en ligne nos quatre sections de mitrailleuses. Ces sections ne furent relevées que le 23, à 3 heures 30 du matin, par des éléments d'active, d'une part à la contrescarpe du fort de Souville, d'autre part à la route de Vaux, près du boyau de l'Étang.

Malgré les gaz lancés la veille et toute la nuit par obus légers et les rafales de gros calibres écrasant sans trêve cette partie du secteur vers laquelle l'ennemi allait, ce même jour, lancer sa plus violente attaque et arriver au pied du fort de Souville, cette relève de mitrailleurs s'effectua sans trop de casse et tout le matériel fut sauvé.

La plus grande habileté dont témoigna notre commandement, à Verdun, dans le temps que dura l'offensive allemande, a été, selon nous, de n'engager qu'au compte-goutte les unités et ainsi d'économiser les vies humaines ; et tant était redoutable le cran de nos poilus, que le Boche, avec sa lourde circonspection, ou plutôt son défaut de circonspection, s'imaginait avoir affaire à des effectifs beaucoup plus considérables.

A Resson-sur-l'Ornain, l'accueil de la population qui, pourtant, cantonnait les troupes depuis les premiers temps de la ruée sur Verdun, fut des plus charmants. Dommage que la pluie se soit mise de la partie.

On faisait venir de Culey un petit vin gris des coteaux meusiens, dont la dégustation avait son charme, je vous assure.

Brusquement, le 6 juillet, le régiment embarque en autos pour retourner à Verdun. Un bataillon vient cantonner aux casernes Bévaux, les deux autres, avec l'état-major, cantonnent à Dugny, pour être dirigés ensuite sur Landrecourt et Belrupt.

Pendant la période qui suit, le régiment est mis à la disposition du génie du groupement D (général **MANGIN**).

Les 1er et 2e bataillons gagnent alors le Faubourg-Pavé, l'état-major, la compagnie hors-rang et le 3e bataillon cantonnent dans Verdun sud-est.

Le 11 juillet, le lieutenant-colonel **RICHARD** est désigné comme commandant de cantonnement du Faubourg-Pavé, pendant que le 1er bataillon passe à la disposition de la 128e division (général **RIBERPRAY**).

Cette période du 11 juillet au 3 août revêt l'angoisse qui avait caractérisé la fin de notre premier séjour à Verdun. Les Boches sont à la Chapelle-Sainte-Fine et rien ne semble pouvoir entraver leur marche sur la ville. Les corvées se font de jour, sous un bombardement incessant et particulièrement intense. Les trois bataillons les exécutent journellement pour assurer le ravitaillement en vivres et munitions vers Fleury, P. C. du Petit Bois, P. C. de la cote 318, P. C. Tourelle et Souville et le transport des blessés aux casernes Marceau qui ne sont plus qu'un monceau de ruines.

Nos compagnies de mitrailleuses s'établissent à la cote 318 sur l'emplacement d'une ancienne batterie de 75 et reçoivent la mission de tenir jusqu'à la mort. La nuit, une compagnie du génie vient garnir les avancées de cette position de résistance coûte que coûte, d'un réseau de fil de fer qui permettrait à nos hommes de prolonger, le cas échéant, leur défense. Nos pièces sont braquées en permanence.

Sur la crête, au nord, vers Souville et Sainte-Fine, se déroulent journellement des attaques que nous suivons fort bien à l'œil nu ; derrière nous c'est, à 800 mètres le fort Saint-Michel, sur sa colline, et l'on juge par là que si le Boche avait pu forcer notre position il ne se serait plus trouvé très éloigné de Verdun.

Mais l'active reprend du poil de la bête, les troupes noires donnent sans arrêt. **MANGIN** commande, c'est tout dire, et les flots de prisonniers qu'à l'aube nous voyons passer derrière nous, nous disent éloquemment que l'ennemi a atteint au maximum de son effort et que le refoulement de la horde germanique va commencer. Cette constatation nous donne du cœur au ventre, comme bien on pense, et nos mitrailleurs passent ce second séjour à Verdun sans avoir à déplorer de pertes trop sérieuses.

Hélas ! il n'en va pas de même pour les compagnies. Dès cet instant, il est établi que notre valeureux corps a perdu, de nouveau, l'effectif d'un bataillon, et le commandement se voit contraint de provoquer la suppression du 3e bataillon. (Décision du général commandant la IIe armée.)

Les éléments survivants et les cadres de celui-ci sont répartis parmi les 1er et 2e bataillons. L'ordre de relève est donné, le régiment est transporté à Bussy-la-Côte, où les officiers font leurs adieux au

commandant **HURET**, et l'on embarque en chemin de fer à Mussey, le 7 août.

Le régiment ne quitte cependant pas cette région de désolation sans avoir recueilli le témoignage verbal de satisfaction des généraux **NIVELLE** et **LEBRUN**.

L'offensive de la Somme était commencée depuis le 1er juillet. En quittant Verdun, fiers de l'œuvre accomplie, les gars de l'Artois éprouvent une joie intime et profonde à la pensée qu'ils vont pouvoir regagner une région connue et défendre leurs propres foyers.

Le 8 août, ils débarquent à Marcelcave. Le 2e bataillon bivouaque à Marcelcave et se rend le lendemain à Chuignolles. Les autres unités reçoivent des cantonnements divers et le 13, le régiment est réuni à Bayonvillers où il reste jusqu'au 22 au repos, pour être mis ensuite à la disposition du général commandant le secteur nord. Le régiment gagne ensuite le camp 52, près Proyart et, dès le 23 août 1916, le 1er bataillon va relever en secteur les éléments du 117e territorial au Boqueteau, à Assevillers.

Le 28 août, les 3e et 5e compagnies, mises à la disposition de la 77e division, cantonnent au bois du Signal, la 8e et la 18e (2e bataillon) sont dirigées sur la Sucrerie de Dompierre.

Le 4 septembre, le 1er bataillon se porte aux abris situés à l'ouest de Dompierre où il relève le bataillon **PONCELET**, du 128e d'active.

Durant cette période qui dure jusqu'au 21 septembre 1916, le régiment exécute des travaux et des ravitaillements en vivres et en munitions en première ligne et, cette fois encore, il est cruellement éprouvé.

Le 7e est mis à la disposition du 36e corps et relevé par le 123e territorial, par ordre du général en chef. Il embarque le 21 septembre à Marcelcave, est dirigé sur Bergues et gagne Warhem, village qui lui est assigné pour un repos assurément bien gagné. Des permissions sont accordées au régiment tout entier durant cette période d'un mois environ. Au sein de sa famille, chaque poilu retrouve un moment le bien-être qui lui fait depuis si longtemps défaut et y puise des forces nouvelles.

Le 7e restera à Warhem jusqu'au 20 octobre. Le général **ROUQUÉROL**, commandant le groupement de Nieuport, y était venu le voir et le féliciter de son attitude à Verdun et sur la Somme.

Le 7e va de nouveau être utilisé dans le secteur de Nieuport ; il embarque à Bergues, gagne Coxyde-Sablière.

Le 1er bataillon et les deux compagnies de mitrailleuses occupent les camps de Mitry et Juniac, le 2e bataillon le camp Kuhn, la compagnie hors-rang le camp Bador. L'état-major s'installe à Coxyde-Bains.

Le régiment est aussitôt rattaché à la 45e division et les bataillons alternent pour l'occupation des tranchées dans le fameux secteur de Saint-Georges qu'ont à jamais illustré, au début des hostilités, les fusiliers-marins, qui sont actuellement leurs voisins de tranchées. Aussi, quelle satisfaction et quelle fierté pour nos « Terribles » ! Mais à la vérité, ce secteur est d'un calme parfait, à présent ; un bombardement de loin en loin. L'inondation qui étend encore sur la campagne ses nappes profondes contrarierait d'ailleurs tout désir d'opération agressive. Cependant, l'occasion s'offre bientôt de se distinguer, de montrer qu'on est toujours un peu là. Prenant à partie violemment nos antennes de surveillance, les Boches, à coups de canon, démolissent nos postes avancés et cela nous vaut de

nouvelles pertes, mais aussi quelques actes de courage de plus.

Aussi bien l'attitude du régiment, dès son entrée en secteur, lui vaut-elle les félicitations du capitaine de frégate commandant le secteur de l'Yser, dans un ordre du jour ainsi conçu :

« Le commandant du sous-secteur de l'Yser tient à féliciter les troupes sous ses ordres pour la « façon dont ont été effectuées la récente relève et l'occupation des nouveaux points d'appui du « sous-secteur, les 23 et 25 octobre 1916. Les commandants d'unité se sont dépensés sans « compter, les hommes ont été dignes de leurs chefs et, à aucun moment, il n'y a eu ni flottement « ni hésitation. Ces débuts font bien augurer de la manière dont nous saurons réaliser, par notre « commune collaboration, la tâche que nous a confiée le commandement.

« Signé : **LAGRENÉE**. »

Le régiment a déjà montré sur l'Yser, à Verdun et sur la Somme qu'il pouvait rivaliser avec les meilleures troupes actives. Il continuera de se montrer digne de l'honneur qui lui est dévolu de marcher à côté du glorieux bataillon des fusiliers-marins.

Cette collaboration franche et cordiale va se continuer pendant toute la durée du séjour, soit jusqu'au 24 novembre 1916, le commandement passant alternativement des mains du commandant **LAGRENÉE** à celles du lieutenant-colonel **RICHARD**.

Et elle trouve d'ailleurs sa consécration logique dans la remise de la décoration d'officier de l'Ordre de Léopold au lieutenant-colonel **RICHARD**, par Sa Majesté le Roi des Belges, au cours de ce dernier séjour en Belgique.

L'ordre du 5 novembre 1916 est libellé dans les termes suivants :

*« Sa Majesté le Roi des Belges a conféré au lieutenant-colonel **RICHARD**, commandant le 7e « territorial, la décoration de l'ordre de Léopold.*

« En lui remettant cet insigne devant les troupes belges, le Roi a adressé ses chaleureux « remerciements aux régiments territoriaux français qui ont héroïquement défendu, sur l'Yser, la « Patrie belge, au moment de l'invasion et la défendent encore « contre le barbare envahisseur. « C'est le courage et l'endurance de ces régiments territoriaux qui ont facilité cette année les « offensives glorieuses de la Somme et de Verdun et hâteront la victoire libératrice des peuples « opprimés.

« Le lieutenant-colonel est heureux de transmettre au régiment ce haut et précieux témoignage « de la reconnaissance du chef valeureux de la vaillante armée belge.

« C'est au 7e que revient l'honneur de la distinction accordée au lieutenant-colonel. »

Le mouvement de relève signifié le 24 novembre 1916 commence le 27 novembre et, le 30, le régiment se trouve stationné à Spycker, Armbouts-Capelle et Capelle, dans la région entre Bergues et Dunkerque.

Une décision du général commandant le groupe des armées du Nord, du 1er décembre, précise alors

que le 7e sera mis à la disposition de la D. C. F. et recevra une destination ultérieure.

Le mouvement s'exécute le 9 décembre et le régiment embarque à Dunkerque pour se rendre à Ressons-sur-Matz, zone de la Ire armée, où cantonnent l'état-major, le 1er bataillon et la compagnie hors-rang. Le 2e est à Cuvilly.

Des équipes de terrassiers sont constituées, le haut commandement prépare une offensive importante entre Lassigny et Noyon, et des travaux sont indispensables qui visent notamment la réorganisation de la gare de Ressons-sur-Matz et l'accroissement du nombre de lignes ferrées.

Le 7e ne tarde pas à recevoir de nouvelles félicitations en ces termes :

« Le général commandant la 121e division charge le lieutenant-colonel commandant le 7e « territorial de féliciter le détachement de travailleurs mis à la disposition de la division pour « l'activité avec laquelle les hommes qui le composaient ont procédé au montage des baraques « Adrian. »

Le 1er bataillon, avec la 5e compagnie du 5e génie, cantonne successivement à Marquéglise, Coudun, Villers-sur-Coudun, Thourotte. Le 2e bataillon va de Cuvilly à Rollot, Pienne, Braisnes, Clairoix, Bienville, Roye-sur-Matz et Lassigny.

Le recul boche se déclenche à ce moment et le régiment tout entier joue le rôle des sections d'avant-garde des chemins de fer et, le 29 mars 1917, il reçoit du commandement du génie l'ordre de rejoindre Noyon. Le 2e bataillon, dans le même temps est dirigé sur Ham, et le 1er sur Salency et Morlincourt.

Les événements se précipitent heureusement et, le 8 avril 1917, le commandement, dans un ordre général de la IIIe armée, exprimait sa satisfaction dans les termes suivants :

« Les 13e et 35e corps ont accompli la tâche que je leur avais marquée.

« Des intempéries exceptionnellement pénibles n'ont pas refroidi l'ardeur des troupes. Leur « mérite est grand et je les remercie de tout cœur.

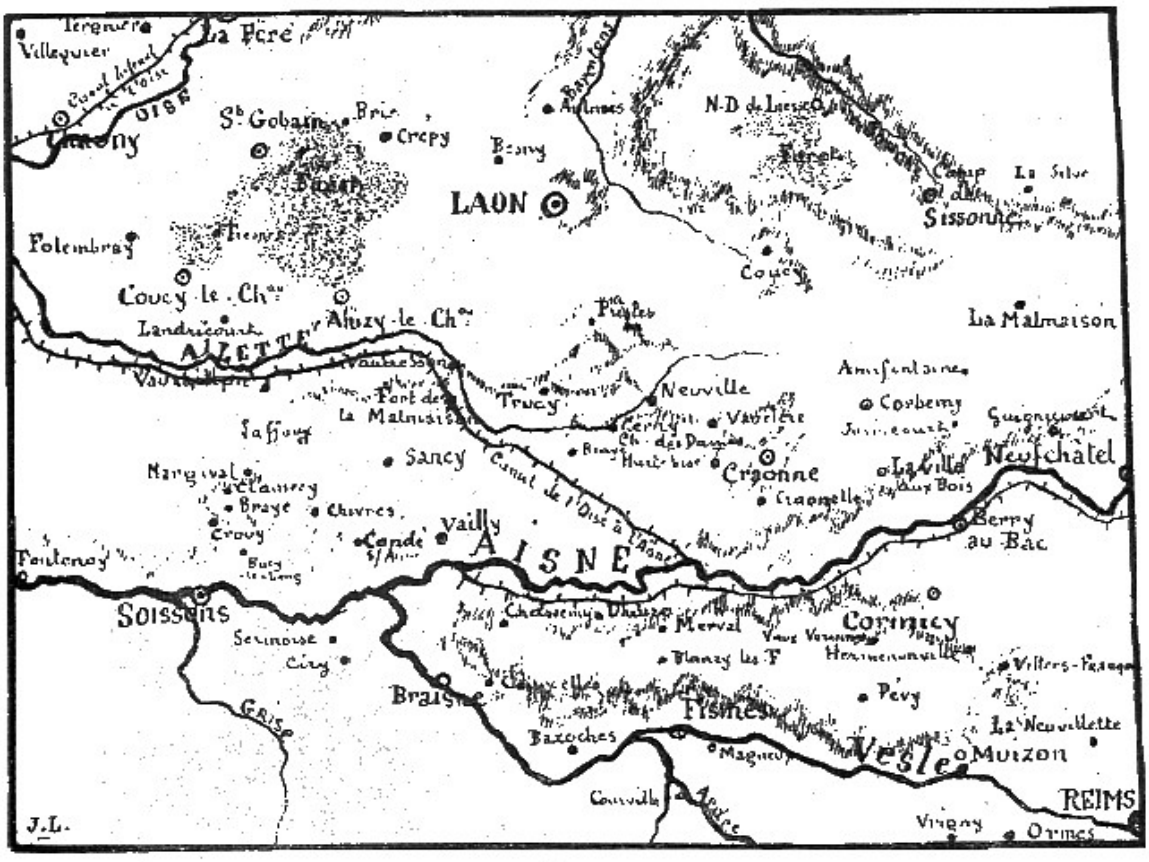
« Maintenant, nous sommes arrivés dans la fameuse ligne Hindenburg, le repaire de nos « sauvages ennemis. Il s'agit de la forcer et d'arracher à l'abjecte oppression des Teutons, « Saint- Quentin, une des plus belles villes de France.

« Pour donner cette joie à notre Patrie, pour orner nos drapeaux de cette gloire, nous « redoublerons d'énergie encore, rien ne nous coûtera. Vive la France et sus à l'Allemand !

« Signé : **HUMBERT**. »

Le 10 avril, les bataillons et l'état-major se concentrent et viennent cantonner à Chauny. Le rétablissement de la voie ferrée est poussé activement et réalisé jusqu'à Tergnier et même jusqu'au pont de Fargniers, à une portée de fusil de La Fère, tenue par le Boche.

Le 1er mai 1917, sur ordre du général commandant la IIIe armée, le régiment est formé sur le type d'un régiment de réserve à deux bataillons, sans dépôt divisionnaire, sans éclaireurs et sans canon de 37 ; et cette nouvelle organisation est chose faite aussitôt, les compagnies sont désormais numérotées d'1 à 7.



L'AISNE.

L'efficacité du concours apporté par le régiment au moment de l'avance sur Noyon et Tergnier n'a d'ailleurs pas échappé à la direction des chemins de fer, comme on le verra ci-après :

« Le lieutenant-colonel, commissaire militaire du réseau du Nord — disait en effet un nouvel « ordre — est heureux d'adresser aux officiers et hommes de troupe des 1er et 2e bataillons du 7e « ses plus vives félicitations pour la part active qu'ils ont prise dans les travaux de réfection des « voies ferrées récupérées, lignes Amiens - Tergnier, dans la période du 18 mars au 25 avril 1917. « Leur active collaboration et leur dévouement complet ont contribué à assurer, dans un délai « très court, la remise en état des voies ferrées indispensables au ravitaillement de l'armée.

« Signé : **DUMONT** »

1917 et 1918

Campagne des Vosges. — Dislocation du 7e.
Le coup de balai final.

Le régiment embarque le 20 mai à Noyon et gagne Bruyères-en-Vosges le 21 mai. Le 22, il est passé en revue par le général **ANDLAUER**, commandant la 63e division, dans la cour de la caserne Barbazan.

Il fait ensuite un séjour de près de trois semaines à la Voivre, la Pêcherie et Marzelay, au cours duquel les compagnies, confiées aux soins d'officiers instructeurs de l'active, reçoivent leur instruction complémentaire : étude du fusil-mitrailleur, lancement de la grenade nouvelle. Nos mitrailleurs eux-mêmes sont repris en main et exécutent quotidiennement des tirs de perfectionnement au champ de tir du bois de la Burre.

Enfin, prêt de nouveau pour l'occupation d'un secteur qu'il tiendra seul, ce qui n'est pas une mince preuve de confiance pour des territoriaux, le 7e entrera le 17 juin dans l'organisation défensive du Ban-de-Sapt, le 1er bataillon au bois du Palon et au bois en Y, le 2e au centre de résistance d'Hermanpère.

Deux jours seulement après sa montée en ligne, le régiment participe à un premier coup de main et recueille ses premières félicitations :

*« Le général commandant la VIIe armée adresse ses félicitations au général **ANDLAUER** pour le « coup de main exécuté cette nuit et le prie de les transmettre aux troupes qui l'ont réussi.*

« En transmettant les félicitations du général commandant l'armée aux exécutants du coup de « main, fantassins, cavaliers et artilleurs, le général commandant la 63e division leur exprime « toute sa satisfaction pour l'entrain, l'allant et l'énergie avec lesquels l'opération a été menée.

« Signé : **ANDLAUER**. »

Le 19 juin, la 63e division se trouve relevée par la 12e division appartenant au 6e corps d'armée; le 7e demeure à la disposition de cette dernière. Le lieutenant-colonel **RICHARD** prend successivement le commandement des secteurs C et B et le régiment continue à faire bonne garde, rivalisant d'entrain avec les éléments actifs du 6e corps, avec lesquels il garde un contact constant et qui ne ménagent pas à nos poilus les récompenses qu'ils savent mériter.

Un des principaux soucis du haut commandement fut précisément de reconstituer les forces des poilus par des changements de secteurs ; d'un mauvais, les troupes allaient au repos dans un bon. A l'époque, juin 1917, où le 7e prit le secteur nord-est de Saint-Dié, un calme relatif y régnait depuis longtemps ; aucun coup de chien ne s'y était produit depuis le jour où, troupes actives et territoriales, en 1915, et en vue d'arracher au boche un merveilleux observatoire sur la Meurthe, avaient repris, au cours d'une lutte particulièrement violente, la croupe de la Fontenelle. Notre

secteur s'appuyait, au sud, à cette redoutable position que l'ennemi n'essaya jamais de nous ravir de nouveau ; et au nord de la cote 521, près de Senones, dont le sommet était occupé par l'Allemand, mais dont les pentes occidentales, garnies de bosquets, de rocs et d'accidents naturels, ainsi que d'un système de tranchées et de postes en labyrinthe, relativement faciles à défendre, étaient tenues par les troupes de l'active.

Alors que celles-ci étaient desservies, aussi bien du côté de la Fontenelle que du côté de la cote 521, par l'absence presque totale de bois touffus, nos « Terribles » avaient pour eux cet immense avantage d'occuper plusieurs bois, celui du Palon, le Petit Bois et le bois en Y, pour citer les principaux, qui recouvraient la plus grande partie de leurs ouvrages du voile du mystère et leur permettaient d'en parachever l'organisation en toute quiétude. Évidemment il pouvait y avoir des surprises, comme, par exemple, le 14 juillet 1917, où un 105 vint tomber, sur le bois en Y, exactement dans la marmite où mijotait le rata préparé pour les hommes de la 1re compagnie de mitrailleuses. Mais c'est l'exception, et dès l'instant que nous n'attachons plus d'importance aux canonnades périodiques, aux halles de fusils ou de mitrailleuses, aux tirs indirects pour lesquels, à un certain moment, les « Fritz » nourrissaient un goût particulier, nous pouvons bien affirmer que nous avions trouvé dans ce secteur, d'ailleurs fort pittoresque, une oasis rêvée et telle qu'il n'a pas dû s'en trouver beaucoup de semblables sur tout le front.

A Hermanpère, même régime, même sécurité, même tranquillité, dans l'ordre relatif s'entend ! Nos bataillons mis en ligne avec leur effectif entier, dans des secteurs différents, durent y rester à ce début cent sept jours d'affilée et nous pensons que le 2e bataillon y resta même jusqu'à quatre mois sans être relevé.

Le paquetage des hommes en souffrait quelque peu et leur teint peut-être un peu aussi, car les médecins étaient d'avis que le séjour prolongé dans les bois, sous les sapins, peut, à cause de la raréfaction de l'air, déterminer chez l'homme une véritable anémie. Mais le commandement fit procéder à la relève du 2e bataillon et, dès lors, les deux bataillons du 7e purent alterner dans le service de la défense du Palon et du bois en Y : conception plus logique et plus rationnelle et qui devait permettre à notre régiment, non seulement de jouir d'un repos normal après le séjour aux tranchées, mais encore de pouvoir, durant les périodes de repos, organiser la défense de Grimaubois, deuxième position extrêmement importante du fait qu'il n'en existait plus d'autre avant d'arriver à la Meurthe, au sud de laquelle seulement avait été créée la troisième position.

Chargé dans la suite de l'organisation de Grimaubois, le lieutenant-colonel **RICHARD** sut obtenir de son régiment un effort d'initiative tel que bientôt ce bois fut transformé en un réduit infiniment sérieux devant lequel les boches, s'ils s'étaient avisés d'attaquer notre front, eussent vraisemblablement rencontré un joli « bec de gaz ».

Au cours de l'année 1917, d'ailleurs, le 7e subit peu de pertes. A la guerre brutale que nous avions connue précédemment, se substituait ici une guerre d'adresse, d'audace, de finesse, que nous avaient imposée les stosstruppen que **LUDENDORFF** envoyait faire leur éducation dans les Vosges avant de les diriger sur des secteurs plus mouvementés. Nous devons le déclarer, à l'honneur de nos poilus, aucun homme ou gradé ne fut capturé au cours de ces reconnaissances silencieuses que l'ennemi, dans la nuit profonde, envoyait sur nos postes avancés. Ce fait, par sa seule rareté, vaut d'être cité.

Le 20 août 1917, un poste de la compagnie **BONTE** (1er bataillon) avait été tourné par un important parti de stosstruppen qui fut accueilli à coups de grenades et se retira en laissant des plumes dans la bagarre, nous voulons dire des armes, des grenades et quelques casquettes dont celle d'un officier ;

des flaques de sang au fond du boyau révélèrent que l'ennemi avait eu au moins quelques blessés. Le colonel **LAGARDE**, du 350e, celui qui fut surnommé plus tard le « Héros de **Grivesnes** » et qui commandait le secteur en ce moment-là, vint remettre citations et croix de guerre aux défenseurs du poste, sur le terrain même de leur exploit.

C'est au point d'appui du Cerisier, sur la droite du centre de résistance que s'abattaient le plus souvent les torpilles du boche qui tenta à maintes reprises des incursions vers la route de la Fontenelle, mais sans jamais parvenir à les mener à bonne fin.

A gauche, le point d'appui de la Poêle, disposé à merveille pour recevoir les éclaboussures de tous les coups de main qui s'organisaient sur la cote 521 d'un côté ou de l'autre de la ligne, n'offrait pas un séjour riant à beaucoup près. Mais les reconnaissances ennemies n'y furent pas plus productives qu'ailleurs.

Les mitrailleurs occupaient des postes disséminés sur toute l'étendue du front du centre de résistance, et leur concours fut très souvent nécessaire dans l'organisation des coups de main.

Quand, après leur relève, les bataillons descendaient au repos, soit à Hurbache, soit à Denipaire, soit à Moyenmoutier, ils y trouvaient l'accueil le plus cordial de la part des populations vosgiennes qui témoignaient ainsi leur reconnaissance aux défenseurs vigilants de leurs terres et de leurs bois.

Avant de clore l'année 1917, nous devons noter que le capitaine **DUTHOIT**, adjudant-major au 2e bataillon, nous avait quittés pour aller au G. Q. G., puis de là, plus tard, en Amérique pour une tournée de propagande française en vue d'obtenir de nos amis transatlantiques le plus grand effort dans le sens de l'intervention armée.

Orateur lucide et émouvant, le capitaine **DUTHOIT** était tout désigné pour cette mission délicate où nous ne doutons point qu'il ait brillé.

L'activité boche ne tarde pas à renaître, et c'est l'apparition sur notre secteur des premiers gaz ypérités causant un nombre considérable de victimes et ayant cette redoutable particularité de rendre indisponibles des unités entières du seul fait qu'elles occupaient le secteur atteint.

On nous cite le cas de poilus qui, pour avoir seulement touché les herbes souillées par le fâcheux gaz, sont atrocement brûlés et transportés dans les hôpitaux. Le commandement n'est pas insensible à cette grave constatation et donne des ordres rigoureux pour que la troupe évite ce danger par une prudence toujours en éveil. Pour notre part, nous avons peu souffert de l'ypérite, mais les unités au nord et au sud de notre centre de résistance furent gravement éprouvées, de sorte qu'il semble qu'il y eut un Dieu pour le 7e !

Le 28 janvier 1918, les officiers, sous-officiers et soldats des classes 1898 et plus jeunes étaient envoyés dans l'armée active. Nous allions quitter de vieux camarades, nos compagnons de lutte depuis près de quatre ans, qui avaient partagé avec nous les mêmes dangers et les mêmes fatigues ; aussi, le régiment en conçut-il une véritable émotion.

Dans son ordre d'adieu, le lieutenant-colonel s'exprimait ainsi :

« Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des classes 1898 et plus jeunes vont nous « quitter ce soir pour passer dans les compagnies d'instruction des chasseurs à pied.

« C'est avec émotion que nous voyons partir nos chers compagnons d'armes de l'Yser, de Verdun, « de la Somme, de l'Oise et des Vosges ; noms glorieux qui orneront le drapeau du 7e « vaillamment

défendu par eux.

« En nous quittant, qu'ils le saluent fièrement, ce drapeau qui les a conduits aux tranchées de « première ligne, côte à côte avec les zouaves, les fusiliers-marins et les régiments d'élite ; ils sont « dignes de suivre le drapeau glorieux des chasseurs à pied qui va leur être confié.

« Dieu veuille qu'il les mène bientôt au delà de cette frontière dont la garde nous est laissée.

« Nous nous retrouverons tous dans nos foyers délivrés après la victoire.

« Haut les cœurs et vive la France !

« Signé : **RICHARD**. »

Pauvres anciens « Terribles » qui allèrent combler les vides de l'active en vue des grandes offensives finales, combien parmi eux tombèrent glorieusement dans les assauts, à côté des petits gars de la classe 1918 !

Le peuple a une expression pleine de couleur pour dire de quelqu'un qui tombe juste au moment où il va toucher le but : « Il meurt à sa porte ».

De fait, c'est sur les degrés mêmes de la victoire, avant l'aurore éblouissante et vengeresse que ces anciens compagnons d'armes sont allés s'abattre et ont fermé les yeux pour toujours !

C'est vers cette époque que se place une opération qui, quoique de petite envergure, était d'un genre rarement confié à des territoriaux. Le 1er bataillon fut chargé d'organiser une reconnaissance-coup de main sur le tissage de Pranzieux, situé dans le « No man's land » où les patrouilles boches faisaient d'assez fréquentes visites.

Cet objectif étant devant le front de la 3e compagnie (capitaine Camille **BUTOR**), ce fut cette compagnie qui reçut cette mission. Elle n'eut pas la satisfaction de ramener de prisonniers et ne put que rapporter quelques menus objets boches trouvés sur le terrain. Il en avait été de même d'ailleurs des reconnaissances, précédemment opérées sur ce point par les troupes actives avec lesquelles nous voisinions.

Les boches dirigèrent soudainement, le 5 mars 1918, à 2 heures 15 du matin, une forte reconnaissance sur notre point d'appui de la Poêle, qu'occupait la 5e compagnie (capitaine **VALTIER**).

Précédée d'un court mais intense bombardement par minenwerfers qui écrasa nombre de nos abris et tua quelques guetteurs, cette reconnaissance, qui dut s'y prendre à deux fois, parvint jusqu'à l'îlot 67, mais en fut impitoyablement chassée par les défenseurs, huit poilus déterminés sous le commandement du caporal **DAGBERT**.

Le lieutenant-colonel **RICHARD** tint à marquer sa satisfaction dans l'ordre suivant :

« La preuve en est faite : les stosstruppen ne sont pas de taille à faire fléchir les défenseurs du « Palon.

« Les vieux du 7e ont montré depuis un mois qu'ils savent tenir comme ils l'ont fait déjà sur « l'Yser et à Verdun, en dépit de la fatigue et des obus.

« Ils tiendront jusqu'au bout et les boches, qui n'ont pu, depuis neuf mois, saisir le numéro du « régiment, ne les auront pas !

« Merci à tous et spécialement à la 5e qui s'est distinguée hier au Petit Bois.

« Vos chefs sont fiers de vous.

« Haut les cœurs toujours jusqu'à la victoire !

« Signé : **RICHARD**. »

De son côté, le **7** mars 1918, le colonel **ARNOUX**, commandant le 116e d'infanterie et le secteur que nous occupions, nous adressa l'ordre suivant :

« Quoique diminué et affaibli au delà des limites d'effectif et de durée qu'on pouvait craindre, le « 7e territorial, non seulement continue d'exercer une surveillance remarquable, mais il sait « opposer à toutes les tentatives de l'ennemi une attitude et une résistance dignes de tous les « éloges. Le 7e est décidément un beau et un bon régiment que le colonel du 116e est fier d'avoir « sous ses ordres.

« Signé : **ARNOUX**. »

D'une façon générale, nos régiments territoriaux, au cours de cette guerre, n'ont jamais fait l'objet de citations à l'ordre de l'armée et pour cause. Le commandement, en sa justice éclairé, les réservait pour ces merveilleuses troupes de l'active chargées des attaques et dont les pertes furent incontestablement bien supérieures aux nôtres. Mais avouez que la citation du colonel **ARNOUX**, pour n'être qu'à l'ordre du secteur, n'en est pas moins pourvue d'un certain panache...

La grande offensive boche se déclenche et pendant ce temps le concours américain prenait une ampleur inouïe, les paquebots déversaient dans nos ports les contingents de **PERSHING**, troupes ardentes, bien conduites, souples et impatientes de se battre.

La fortune nous souriait pour toujours...

Un beau matin, le bruit courut que les Américains viendraient nous relever.

Les officiers d'artillerie du secteur avaient reçu quelques camarades de l'armée américaine venus pour se perfectionner dans le tir au canon, véritable science que, de l'avis de tous, ils possédaient à fond déjà.

Les ordres arrivèrent : un bataillon américain d'un effectif tel qu'il nous étonne encore (un de leurs bataillons était plus nombreux que notre régiment si réduit de toute façon, malgré les quelques hommes de renfort qu'on lui avait envoyés) avait mission de relever le 1er bataillon et cette relève, promptement effectuée, grâce à toutes excellentes dispositions prises, eut lieu dans la nuit du 17 au 18 juillet 1918.

Ce bataillon américain avait donné déjà du côté de Château-Thierry, et ses officiers faisaient preuve d'une connaissance parfaite de leur rôle.

Enregistrons enfin un mot charmant du major commandant le bataillon américain à notre chef de

bataillon, au moment où celui-ci lui passait ses pouvoirs :

« Mon commandant, je voudrais que, toute ma carrière, on dise de ma troupe tout le bien que je pense de votre beau régiment. »

Des appréciations de cette nature ne s'oublient pas.

Le 2e bataillon, relevé avant nous, était arrivé à la Houssière, près Vanémont, et il nous céda son cantonnement quand nous y parvînmes à notre tour. Il était mis à la disposition de la 151e division.

Le commandant **LOORIUS**, atteint par la limite d'âge, en vertu d'instructions récentes, nous quittait. Nous n'oublierons jamais le départ attristant de ce chef chez qui l'âge était continuellement démenti par le cran, l'activité et l'énergie.

Le commandant **ENGELHARDT** remplaça le commandant **LOORIUS**.

Le 15 août 1918, ce fut la dislocation du régiment ; le 1er bataillon, affecté également à une division d'infanterie, avait quitté depuis longtemps la Houssière. L'état-major était dissous, le colonel **RICHARD** passait à la disposition du général **FAYOLLE**, commandant le groupe des armées de réserve ; les officiers recevaient diverses affectations.

Le vaillant drapeau du 7e était envoyé au dépôt, à Bergerac.

Puisse-t-il n'y point demeurer et flotter de nouveau quelque jour, sur le front de nos troupes reconstituées, au cours de périodes d'instruction nécessaires : *Si Vis pacem para bellum*, locution d'une vérité éternelle.

Seule, la 1re compagnie de mitrailleuses était restée à la Houssière pendant un mois, mettant ses attelages à la disposition du génie de l'armée ; puis elle reçut une nouvelle destination et gagna un petit cantonnement dans la montagne, à l'est de Fraize, où, mise à la disposition du génie, elle organisa une nouvelle ligne de résistance, pour le cas où l'ennemi se serait avisé d'attaquer de ce côté.

Vers le 20 septembre, cette compagnie était dirigée sur Suippes, au nord de Châlons-sur-Marne ; la 2e compagnie de mitrailleuses, retour de la région de Delle, où elle avait occupé des positions en première ligne, l'y rejoignait le 25 septembre et nos deux compagnies, jointes à deux autres compagnies de mitrailleuses de contingents rouennais, constituaient, sous le commandement du capitaine **LECLERC**, du 7e, l'unité qu'on a appelée le 11e bataillon de mitrailleuses, réserve de feux mise, en cas de besoin, pendant l'offensive générale qui devait heureusement et rapidement terminer la guerre, à la disposition du général **PRAX**, commandant le 11e corps d'armée.

Partie à l'avant-garde, aux ordres de la Prévôté, avec mission d'assurer la police des routes et carrefours, partie constituée en sections de défense contre avions, le 11e bataillon prit une part active à la bataille de poursuite qu'inaugura le 26 septembre 1918 la IVe armée (général **GOURAUD**), en déclenchant une offensive irrésistible que devaient accompagner ou suivre sur tout le front occidental quantité d'autres attaques foudroyantes.

Tout le monde connaît les résultats obtenus en vertu de la baguette magique que les ministres des puissances alliées avaient enfin su confier à **FOCH**.

Nous n'avons donc pas à nous étendre davantage. Le 11e bataillon emboîta le pas à l'active et la nouvelle de l'armistice le surprit à Poix-Terron, dans les Ardennes, à quelques kilomètres de Sedan.

Un nom de défaite fut changé en nom de victoire, comme avait proclamé **GOURAUD**, en un

prestigieux ordre du jour. D'étape en étape, utilisé au mieux des besoins de l'heure, notre bataillon, qui n'avait eu que de faibles pertes dans cette dernière partie de la guerre, cantonna finalement à Virton (Belgique) jusqu'à la démobilisation, janvier-février 1919.

Qu'avaient fait les deux autres bataillons ?

Le 1er, après avoir détaché une compagnie, la 1re, au centre de résistance de la « Tête de Faux », tenu par le 137e d'active, devient bataillon de pionniers, à la disposition de la 22e division (général **SPIRE**). Il accompagnera celle-ci qui va entrer, pour la poussée finale, dans la composition de l'armée **GOURAUD**. Plus tard, l'offensive commencée, il remet en état la route aux environs de la ferme de Navarin, puis, suivant le mouvement, il cantonne à Saint-Pierre à Arnes, à Moronvillers, au camp de Billy, à Mourmelon-le-Petit, à Saint-Souplet, à Hauviné, à Dricourt, à Saint-Vaubourg, à Marqueny, à la ferme Fontenille-devant-Voucq où, comme auxiliaire du génie, il aide à la construction d'un pont sur l'Aisne.

C'est à Singly que le 1er bataillon reçoit la nouvelle que l'armistice est signé. Le général SPIRE ne lui ménage point ses éloges, pour le concours dévoué qu'il lui a apporté au cours de l'avance.

Quant au 2e bataillon, il embarquait à Corcieux-Vanémont le 19 juillet et, arrivant le 20 à Monvillars, près Belfort, il était mis aussitôt à la disposition de la 151e division (général BIESSE), ainsi que nous l'avons dit. Le 2e bataillon cantonne le 21 juillet à Strueth et Hindlinguen (Alsace reconquise) et il reconnaît les positions à occuper en ligne en cas d'alerte. Le 28 juillet, il relève un bataillon du 403e dans le secteur de Pfetterhausen ; le 14 août, il devient bataillon de pionniers à la disposition de la 151e division.

Quelques renforts du 79e territorial lui sont envoyés le 18 et le 24 il se rend à Delle. Le 1er septembre, il embarque à Beaumont pour Revigny où il arrive le 2. Nous le trouvons le 23 à Brandonvillers et un nouveau déplacement le conduit à Cuperly le 24, il cantonne à la ferme Piémont, près Suippes. Sur la route, un de ses hommes est tué par un camion.

Le 26 septembre, c'est l'offensive de la IVe armée ; le bataillon ravitaille la 151e division qui est en ligne à l'ouest de Souain, en face Sainte-Marie-à-Py, village qu'il viendra occuper le 4 octobre, soir du jour où les boches l'ont abandonné.

Puis il est mis à la disposition de la 61e division pour la réfection des pistes, jusqu'aux abords de la première position. Le 10 octobre, il se rend à Mourmelon-le-Grand.

A la date du 12, il est cité à l'ordre de la division (151e) pour sa belle conduite dans la période du 26 septembre au 10 octobre. Les termes de cette citation sont très élogieux. La voici d'ailleurs :

Ordre général N° 482

Le général commandant la 151e division d'infanterie cite à l'ordre de la division :

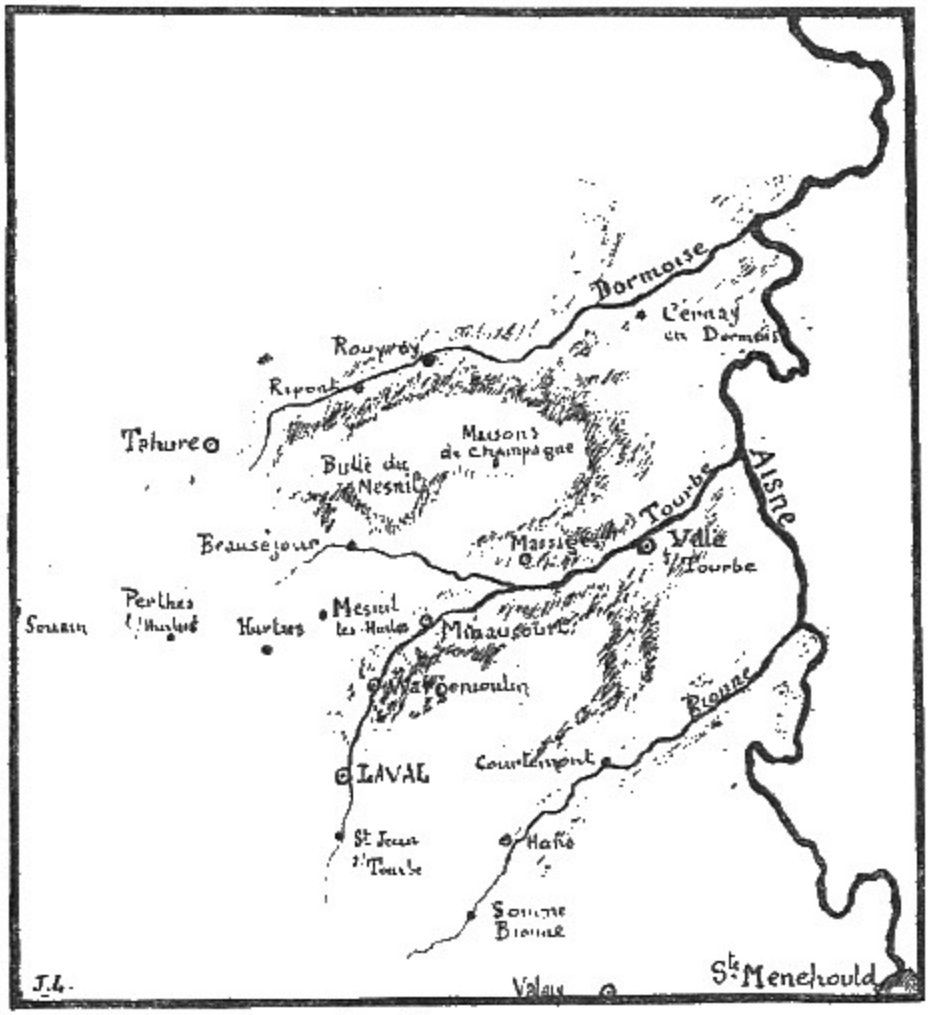
Le 2e BATAILLON de PIONNIERS DU 7e R. I. T.

« Rivalisant d'entrain, d'endurance et d'abnégation avec ses a jeunes camarades de l'active, a, « pendant les opérations de Champagne du 26 septembre au 9 octobre 1918, assuré sans relâche « l'exécution des travaux les plus pénibles et les ravitaillements en première ligne, sous de

« violents bombardements. A fait preuve ainsi d'un courage et d'un dévouement qui lui ont valu « l'admiration de tous. »

« Le général **BIESSE**, Commandant la 151e D. I.,

« Signé : **BIESSE**. »



LA CHAMPAGNE.

Le 13 octobre, la 151e division, qu'accompagnera de nouveau le bataillon, passe à la Ve armée. Une nouvelle offensive de celle-ci se déclenche le 28 octobre et le bataillon sera chargé du ravitaillement des troupes actives en ligne ; quelques sections reçoivent pourtant des missions spéciales, dont notamment la conduite des prisonniers vers l'arrière.

Le 2 novembre, le 2e bataillon se regroupe à Vieux-Asfeld.

Cantonnant à Signy-l'Abbaye depuis le 8 novembre, c'est là qu'il reçoit avis de la fin des hostilités.

Le 11 novembre, route de Château-Porcien, le bataillon comble un immense trou de mine et reçoit les félicitations du général commandant le C. A. pour la célérité avec laquelle ce travail a été exécuté.

Le 17, il va au repos à Renneville et, le 14 décembre, le bataillon suit la 151e division en route vers le Haut-Rhin.

Et c'est le 21 décembre que, en récompense de l'excellent travail qu'il a accompli dans toute cette période d'attaques précédant l'armistice, le général **BIESSE**, commandant la 151e division, remet la Croix de guerre au fanion du 2e bataillon, rassemblé à la sortie sud-est de Sompuis.

Un défilé impeccable termina cette belle cérémonie qui causa la plus grande joie aux hommes et à leurs officiers.

Ce témoignage de satisfaction du commandement était particulièrement flatteur pour le commandant DRUESNE, chef distingué, calme et profondément juste, connaissant parfaitement le cœur de ses poilus et qui avait su toujours en obtenir le rendement maximum.

Environ 170 citations individuelles, soit à l'ordre du corps d'armée, de la division, de l'infanterie divisionnaire, des régiments de la division et aussi du bataillon, étaient venues, en cette dernière période, récompenser d'autre part les hommes du 2e bataillon.

La Victoire est venue, puis la Paix.

Oubliant les fatigues de ces longues années de guerre, nos territoriaux, dont le vaillant drapeau, porté par le lieutenant **OHERNE** et accompagné du colonel **RICHARD**, prit part au défilé de la victoire et passa le 14 juillet 1919 sous l'arc de triomphe, sont redevenus civils et ont repris le travail avec ardeur, bien persuadés que la France ne saurait être vraiment victorieuse si elle ne se redressait à présent à coups d'efforts qui lui redonneront sa prospérité économique de jadis.

L'avenir ne peut être assuré qu'à ce prix : le travail, le travail ardent, source de richesse, de prestige et de fierté.

Et pour si imparfait qu'on le dise, le traité de paix nous concède tant de richesses terrestres qu'il n'est pas nécessaire d'être grand prophète pour entrevoir que cette prospérité sera immense si notre pays le veut bien. Or, notre pays, c'est tout le monde, du plus humble Français au plus grand.

Ne laissons pas aux seuls « Flambeaux » de la nation le soin de tout recréer et tout remettre en place. A côté du cerveau qui conçoit et dirige, il est nécessaire de placer le bras qui exécute et réalise. De même que la victoire a été obtenue aussi bien par la science et le génie de nos grands chefs que par le courage et l'endurance de nos poilus, la renaissance française ne pourra résulter que du labeur manuel et fécond des citoyens joint à l'effort cérébral et éclairé des dirigeants.

Critiquer est vain. Concentrons nos efforts vers ce but unique : le travail ; c'est là seulement qu'est le salut. Disons-nous qu'une telle victoire appelle un rayonnement inouï et que notre belle et douce **France**, après avoir été la plus persévérante et la plus héroïque des nations dans la guerre, se doit d'être la plus admirable et la plus enviée dans la paix.

Et si quelqu'un, parmi nous, était tenté d'oublier ceci, nous lui conseillerions de songer à nos morts superbes qui ont préparé les voies du relèvement national et qui ne comprendraient pas qu'ayant donné, eux, leur vie pour la Patrie, il puisse s'en trouver pour lui marchander maintenant leur bonne volonté et renâcler devant la besogne sainte à accomplir.

Amicalement

Notre patrie vivra et sera grande, plus encore que dans le passé. Ce doit être notre vœu de tous les jours, de chaque heure, de chaque minute qui passe et qui doit, pour justifier ce vœu et le rendre réalisable, être marquée par un sacrifice nouveau dans l'ordre de l'effort, de l'énergie et de la volonté.

Poilu, mon vieux camarade de lutte, ne doute point de la récompense.

Elle existe au bout de toute peine; et tu peux reprendre à l'adresse de tes fils les vers du poète, sans risquer de te tromper car ces vérités sont de tous les temps et n'ont jamais conduit à l'erreur :

Qu'importent les labeurs ingrats
Et l'injustice populaire,
Travaillez de l'âme et des bras
Et je vous réponds du salaire.
Conservez ma robuste foi,
Vous aurez de plus la vaillance.
Enfants, servez-la mieux que moi,
Servez **la France** !

Ancestramil

LISTE NOMINATIVE DES MORTS

du

7e RÉGIMENT TERRITORIAL D'INFANTERIE

ALEXANDRE (Auguste), 2e cl.
ALLOY (Eugène-Octave), 2e cl.
ANDOUCHE (Charles), 2e cl.
ANDRIEUX (Modeste), 2e cl.
ANQUEZ (J.-B.), 2e cl.
ANSEL (Édouard), 2e cl.
ASSEMAN (Ovide), 2e cl.

BACQUET (Georges), 2e cl.
BAHEUX (François), 2e cl.
BAHEUX (Henri), 2e cl.
BAILLET (Albert), 2e cl.
BAILLEUX (Joseph), 2e cl.
BARBAUX (Marc), sergent.
BARBIER (Eugène), 2e cl.
BARRON (Léon), 2e cl.
BARRON (Émile), 2e cl.
BARRAS (Pierre), 2e cl.
BASTIEN (Achille), 2e cl.
BAUDOIN (Albert), 2e cl.
BAUMER (Adolphe), 2e cl.
BEAUGRAND (Gustave), 2e cl.
BEAUVOIS (Jules), caporal.
BECQUELIN (Ernest), 2e cl.
BÉE (Jules), 2e cl.
BELLANGER (Maurice), caporal.
BELLEGUEULLE (Rémy), 2e cl.
BESSEAU (Émile), 2e cl.
BIGOT (Florentin), caporal.
BLANCHARD (François), 2e cl.
BLEUZET (Émile), 2e cl.
BLEUZET (Louis), 2e cl.
BODART (Gustave), caporal.
BODART (Élisée), 2e cl.
BODART (Auguste), 2e cl.
BOITEL (Louis), 2e cl.
BOLLART (Ovide), 2e cl.
BON (Eugène), caporal.
BONNIÈRE (Louis), 2e cl.
BONNIÈRE (Alfred), 2e cl.
BONNINGUES (Émile), 2e cl.
BOUDRY (Eugène), 2e cl.
BOUDRY (Augustin), 2e cl.
BOUFFART (Gustave), 2e cl.
BOURDEILLE (Louis), 2e cl.
BOUTILLIER (Frédéric), 2e cl.
BOUTILLIER (Flory), 2e cl.
BRAME (Eugène), caporal.
BRASSEUR (Adolphe), 2e cl.
BRAY (Lucien), caporal.
BREEMERSCH (Henri), 2e cl.
BRÉGEON (Joseph), 2e cl.
BRET (Benoit), 2e cl.
BRIHIER (Camille), sergent.
BROCQUET (Jules), 2e cl.
BROHAND (Léon), caporal.

mesregimentaires.fr

BRULIN (Fernand), caporal.
BRUNET (Pierre), 2e cl.
BRUNET (Louis), 2e cl.
BUISSON (Maximilien), 2e cl.
BUTEZ (Auguste), caporal.

CADART (Auguste), 2e cl.
COLIN (Henri), 2e cl.
CARBONNIER (Gaston), 2e cl.
CARCY (Victor), 2e cl.
CARON (Émile), 2e cl.
CARPENTIER (Georges), 2e cl.
CAULIER (Alfred), 2e cl.
CAULIER (Camille), 2e cl.
CAUX (César), 2e cl.
CAZIN (Louis), 2e cl.
CARPENTEAU (Jean), 2e cl.
CHAUVET (Adonis), 2e cl.
CHOCHOIS (Hippolyte), 2e cl.
CHOCHOIS (François), 2e cl.
CLABAUT (Joachim), 2e cl.
CLAIRE (Arthur), 2e cl.
COISY (Charles), 2e cl.
COLIN (Louis), 2e cl.
COLLART (Augustin), 2e cl.
CONTE (Léon), 2e cl.
COQUERELLE (Émile), 2e cl.
CORDIER (Arthur), 2e cl.
CORNE (Jules), 2e cl.
CORRION (François), 2e cl.
COULOMBEL (Désiré), 2e cl.
COUPIN (Ovide), 2e cl.
COURNARIE (François), 2e cl.
COUSSIN (Émile), 2e cl.
COUVREUR (Louis), 2e cl.
CUCHEVAL (Hilaire), 2e cl.
CUDEVILLE (Louis), 2e cl.
CUVILLIER (Joseph), 2e cl.
CUVILLIER (Auguste), 2e cl.

DACHICOURT (Marc), 2e cl.
DAMOUR (François), 2e cl.
DANEL (Jules), sergent.
DARRÉ (Albert), 2e cl.
DAUCHART (Louis), 2e cl.
DAUX (André), 2e cl.
DAVID (Louis), 2e cl.
DAVID (Théodore), 2e cl.
DECAIX (Ernest), 2e cl.
DECOBERT (Alfred), 2e cl.
DEFONTAINE (Charles), caporal.
DELABIE (Jérôme), 2e cl.
DELAUNAY (Henri), 2e cl.
DELBARRE (Benoit), 2e cl.
DELCAMBRE (Henri), 2e cl.
DELCLOIX (Émile), 2e cl.
DELEBELLE (Victor), 2e cl.
DELÉGLISE (François), 2e cl.
DELHAYE (Émile), 2e cl.
DELOBEL (Gaston), 2e cl.
DELPIERRE (Léon), 2e cl.
DEREGNAUCOURT (Jules), 2e cl.
DEREUDER (Eugène), 2e cl.
DEROSIAUX (Fernand), 2e cl.
DERTHES (Léon), 2e cl.
DERUELLE (Augustin), caporal.
DESFACHELLE (Jules), 1re cl.
DESVIGNES (Jean), 2e cl.
DEVIENNE (Auguste), 2e cl.
DEWOLF (Henri), 2e cl.
DIDIER (François), 1re cl.
DUBOIS (Gaston), 2e cl.
DUCHATEAU (Ernest), 2e cl.
DUCROCQ (Edmond), caporal.
DUCROCQ (Henri), 2e cl.
DUPONT (Édouard), 2e cl.
DUPONT (Joseph), 2e cl.
DUPUIS (Jules), 2e cl.
DUPUIS (Victor), sergent.
DUTEURTRE (Adolphe), capitaine.

ELLART (Paul), 2e cl.
ELOY (Émile), 2e cl.

FAIEULLE (Honoré), caporal.
FARGEOT (Léonard), 2e cl.
FERT (Édouard), sergent.
FILIATRE (Louis), 2e cl.
FILLION (Baptiste), 2e cl.
FINOT (Joseph), 2e cl.
FLOHART (Édouard), 2e cl.
FOGOZY (Eugène), 2e cl.

Archives Nationales

FOLLAIN (Albert), sergent.
FONTAINE (Arthur), 2e cl.
FORTIN (Émile), 2e cl.
FRISCOURT (Alexis), 2e cl.
FULGENCE (Adrien), 2e cl.
FURNE (Émile), 2e cl.

GAMBERT (Jules), 2e cl.
GAMBART (Arthur), 2e cl.
GAMMELIN (Émile), 2e cl.
GERMAIN (Auguste), 2e cl.
GOBERT (Auguste), 2e cl.
GODART (Henri), sergent.
GODEFROY (Charles), capitaine.
GOLLIOT (Arthur), 2e cl.
GONNET (Claude), 2e cl.
GOORMACHTIG (Henri), 2e cl.
GOURLAY (Louis), 2e cl.
GOURNAY (J.-B.), 2e cl.
GOVART (Appolon), 2e cl.
GRARE (François), 2e cl.
GRAULAND (Mathieu), 2e cl.
GRIOCHE (Eugène), 2e cl.
GROUX (Floris), 2e cl.
GUERVILLE (J.-B.), 2e cl.
GUÉRY (Henri), 2e cl.
GUFFROY (Louis), 2e cl.
GUICHARD (Jean), caporal-fourrier.
GUILBERT (Eugène), 2e cl.
GUILBERT (Omer), 2e cl.
GUILBERT (Auguste), 2e cl.
GUILBERT (Eugène-Étienne), 2e cl.

HANQUEZ (Émile), 2e cl.
HANQUEZ (Eugène), 2e cl.
HARLÉ (Joseph), 2e cl.
HAUDRECHY (Septime), 2e cl.
HÉBANT (Fernand), 2e cl.
HÈDE (Léon), 2e cl.
HÉNO (Louis), 2e cl.
HILLEBRANTE (Léon), 2e cl.
HOCHART (Zénobie), 2e cl.
HUBERT (Henri), 2e cl.
HUE (François), caporal.
HUGUET (Charles), 2e cl.

IVART (Adolphe), 2e cl.

JACOB (Omer), 2e cl.
JANIÉ (Adolphe), adjudant.
JAUDOU (Pierre), 2e cl.
JEAN (Pierre), 2e cl.
JEANDONNET (Louis), 2e cl.
JENNEQUIN (Juvénal), caporal.
JENNEQUIN (Louis), 2e cl.
JOLY (Clément), 2e cl.
JOVENIN (Léon), 2e cl.

LAFFÉTA (Camille), 2e cl.
LAFIS (Eugène), 2e cl.
LAGACHE (Jules), 2e cl.
LAGARDE (André), tambour.
LALIAUX (Omer), 2e cl.
LAMY (Albert), 2e cl.
LANDREIN (Pierre), caporal.
LANGLAIS (Jean), 1re cl.
LANOY (Charles), 2e cl.
LANNOY (Edmond), 2e cl.
LANVIN (Maxime), 2e cl
LAPERNON (J.-B.), 2e cl.
LARDÉ (Henri), 2e cl.
LASSIA (Louis-Paul), 2e cl.
LAVERSIN (Ernest), caporal.
LAY (Ernest), caporal.
LEBÈGUE (Eugène), 2e cl.
LEBLANC (Alfred), 2e cl.
LEBLOND (Arthur), 2e cl.
LEBLOND (Hector), 2e cl.
LEBRUN (Julien), 2e cl.
LECLERCQ (Léon), 2e cl.
LEDEMAZEL (Édouard), 2e cl.
LE DOUARIN (Yves), 2e cl.
LEDUQUE (Charles), 2e cl.
LEFEBVRE (Edmond), sergent-major.
LEFEBVRE (Henri), 2e cl.
LEFEBVRE (Eugène), sergent-fourrier.
LEFEBVRE (Honoré), 2e cl.
LEHAIRE (Victor), 2e cl.
LEHAIRE (Alphonse), caporal.
LELEU (Arthur), 2e cl.
LELEU (Constantin), 2e cl.
LEMAIRE (Jules), 2e cl.

Ancestramil

LEMAITRE (Albert), caporal.
LENGAGNE (François), caporal.
LENGAGNE (Victor), 2e cl.
LENGLOIS (Hippolyte), 2e cl.
LENNE (Georges), caporal-fourrier.
LEPECQUET (Charles), 2e cl.
LEPORCQ (Albert), 2e cl.
LERICHE (Édouard), caporal.
LERICHE (Eugène), 2e cl.
LEROY (Albert-Jules), 2e cl.
LÉVÊQUE (Jules), 2e cl.
LEVELEUX (Gaston), 2e cl.
LEVERT (Benoît), 2e cl.
LONGUET (Adolphe), 2e cl.
LOSINGUER (Léon), 2e cl.
LOZACH (François), 2e cl.

MACHIN (Léon), 2e cl.
MAEGHT (Aimé), 2e cl.
MAHIEU (Ernest), 2e cl.
MAILLARD (Honoré), 2e cl.
MALADRY (Louis), 2e cl.
MALBAUX (Edmond), 2e cl.
MARCQ (Germain), 2e cl.
MARGUERITE (Georges), 2e cl.
MARIETTE (Cyrille), caporal-clairon.
MARSEILLE (Joseph), caporal.
MASSET (Fernand), caporal.
MASSON (Gilbert), 2e cl.
MASSON (Norbert), caporal.
MATRENGHEN (Julien), 2e cl.
MAYOLLE (Jules), 2e cl.
MELIN (Moïse), 2e cl.
MERLEN (Arthur), 2e cl.
MERLIER (Henri), caporal-fourrier.
MERLIER (Georges), 2e cl.
MILLAMON (Alfred), 2e cl.
MINARD (Adolphe), 2e cl.
MIONNET (Louis), 2e cl.
MONCHIET (Théodule), 2e cl.
MOREL (Cyr), caporal.
MORENVAL (Pierre), 2e cl.
MORENVAL (Charles), 2e cl.
MORY (Paul), caporal.
MYSBARRE (Arthur), 2e cl.

NOEL (Félix), sergent.
NOEL (Émile), caporal.
NOULARD (Jules), 2e cl.

PAPON (Léonard), 2e cl.
PASNOT (Henri), 1re cl.
PASTICIER (Joseph), 2e cl.
PAUCHET (Élie), 2e cl.
PAVY (Élisée), 2e cl.
PECQUET (Eugène), 2e cl.
PETIT (Jean), 2e cl.
PICAUD (Jean), 2e cl.
PICQUES (Émile), 2e cl.
PILLIER (Joseph), 2e cl.
PODEVIN (Eugène), 2e cl.
PONSOT (Isidore), 2e cl.
POUPART (Charles), 2e cl.
PRIOUX (Mathurin), sergent.
PROUVEST (Ernest), sergent-major.
PROVENCE (Gaston), 2e cl.
PRUVOST (Georges), 2e cl.
PRUVOST (Jules), 2e cl.
PRUVOST (Maurice), sergent.
PRUVOST (Vincent), 2e cl.
PRUVOST (Joseph), 2e cl.
PRUVOST (Arsène), 2e cl.

QUETTIER (Jean), caporal.
QUÉVAL (Edmond), 2e cl.

RAUX (Maurice), 2e cl.
RECOURT (Eugène), 2e cl.
RELAVE (Jean), 2e cl.
RENARD (Lucien), 2e cl.
RENAUX (Adolphe), 2e cl.
RICHART (Pierre), 2e cl.
RICHET (Alfred), 2e cl.
ROBART (Émile), 2e cl.
ROBBE (Victor), 2e cl.
ROGER (Eugène), 2e cl.
ROGER (Gustave), 1re cl.
ROITEL (Casimir), 2e cl.
ROSE (Albert), 2e cl.
ROUTIER (Émile), 2e cl.
ROUTIER (Louis), 2e cl.

Amicale Hommel

SAUQUE (Jules), 2e cl.
SAUNIER (Pierre), 2e cl.
SAUVAGE (Eugène), 2e cl.
SBRAIRE (Jules), 2e cl.
SCHAWLB (Francis), 2e cl.
SEPTIER (Auguste), 2e cl.
SERGENT (Henri), 2e cl.
SERPILLON (Pierre), 1re cl.
SGARD (Henri), 2e cl.
SNECK (Alfred), sergent.
SPECK (Louis), 2e cl.
STEUR (Jules), 2e cl.

TAFFIN (Victor), 2e cl.
TAGAND (Edmond), 2e cl.
TANCHON (Joseph), 2e cl.
TAVERNIER (Albert), 2e cl.
TESTU (Édouard), caporal.
TÊTU (Albert), 2e cl.
THÉLIER (Célestin), 2e cl.
THÉLIEZ (Émile), 2e cl.
THUILLIER (Gaston), caporal.
THUILLIER (Joseph), 2e cl.
TITRENT (Édouard), 2e cl.
TOURNEUX (Nestor), 2e cl.
TOUSSAINT (Eugène), 2e cl.
TREVEY (Auguste), 2e cl.
TRUQUET (Charles), 2e cl.

VANMÉRIS (Alfred), 2e cl.
VARLET (Louis), 2e cl.
VAUZELAS (Guillaume), 2e cl.
VERLINGUE (Jules), 2e cl.
VERNALDE (Jules), 2e cl.
VERROUST (Eugène), 2e cl.
VIDAL (Jean), 2e cl.
VIGREUX (Alfred), caporal.
VILLERS (Lucien), 2e cl.

WAEYENBURGH (Paul), caporal.
WALLE (Jacques), 2e cl.
WALLET (Julien), 2e cl.
WAMIN (Louis), 2e cl.
WANECQ, adjudant.
WAYOLLE (Auguste), 2e cl.
WAYOLLE (Lucien), 2e cl.
WIGNACOURT (Henri), 2e cl.

YVART (Adolphe), 2e cl.
YVART (François), 2e cl.

Ancestramil